PAULO COELHO

L'ESPIONNE

Flammarion

Paulo COELHO

L'Espionne

Traduit du portugais (Brésil)
par Françoise Marchand-Sauvagnargues

Flammarion

Paulo COELHO

L'Espionne

Flammarion

© Paulo Coelho, 2016. Tous droits réservés.
http://paulocoelhoblog.com

Pour la traduction française :

© Flammarion, 2016

ISBN Epub : 9782081399969

ISBN PDF Web : 9782081399976

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782081395657

Ouvrage compose et converti par Meta-systems (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur

Arrivée à Paris sans un sou en poche, Mata Hari s’impose rapidement comme une danseuse vedette du début du XXe siècle. Insaisissable et indépendante, elle séduit le public, ensorcelle les hommes les plus riches et les plus puissants de l’époque. Mais son mode de vie flamboyant fait scandale et attire bientôt les soupçons tandis que la paranoïa s’empare du pays en guerre. Arrêtée en 1917 dans sa chambre d’hôtel sur les Champs-Élysées, elle est accusée d’espionnage.
En faisant entendre la voix de Mata Hari, Paulo Coelho nous conte l’histoire inoubliable d’une femme qui paya de sa vie son goût pour la liberté.

Paulo Coelho est l’un des écrivains les plus lus dans le monde. Ses livres ont été traduits en 80 langues et publiés dans 170 pays. En 2007, il a été nommé Messager de la paix de l’ONU. Également membre de l’Académie brésilienne des Lettres, il a reçu de nombreux prix et décorations. Son dernier livre, Adultère (Flammarion, 2014), a rencontré un immense succès.

DU MÊME AUTEUR

L'Alchimiste, Éd. Anne Carrière, 1994
Sur le bord de la rivière Piedra je me suis assise et j'ai pleuré, Éd. Anne Carrière, 1995
Le Pèlerin de Compostelle, Éd. Anne Carrière, 1996
La Cinquième Montagne, Éd. Anne Carrière, 1998
Manuel du guerrier de la lumière, Éd. Anne Carrière, 1998
Conversations avec Paolo Coelho, Éd. Anne Carrière, 1999
Le Démon et Mademoiselle Prym, Éd. Anne Carrière, 2001
Onze Minutes, Éditions Anne Carrière, 2003
Maktub, Éditions Anne Carrière, 2004
Le Zahir, Flammarion, 2005
Comme le fleuve qui coule, Flammarion, 2006
La Sorcière de Portobello, Flammarion, 2007
La Solitude du vainqueur, Flammarion, 2009
Brida, Flammarion, 2010
Aleph, Flammarion, 2011
Le Manuscrit retrouvé, Flammarion, 2013
Adultère, Flammarion, 2014

L'Espionne

Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous.

« Quand tu vas avec ton adversaire devant le magistrat, tâche de te dégager de lui en chemin, de peur qu'il ne te traîne devant le juge, que le juge ne te livre au garde et que le garde ne te jette en prison.

Je te le déclare : tu n'en sortiras pas tant que tu n'auras pas payé jusqu'au dernier centime. »

Luc, 12, 58-59

PROLOGUE

PARIS, 15 OCTOBRE 1917 – *Anton Fisherman avec Henry Wales, pour l'International News Service*

Peu avant cinq heures du matin, un groupe de dix-huit hommes – la plupart officiers de l'armée française – est monté au deuxième étage de Saint-Lazare, la prison de femmes située à Paris. Guidés par un geôlier qui portait une torche pour les éclairer, ils se sont arrêtés devant la cellule 12.

Des religieuses étaient chargées de l'entretien du lieu. Sœur Léonide a ouvert la porte et demandé à tous d'attendre dehors tandis qu'elle entrait, frottait une allumette sur le mur et allumait la lampe. Puis elle a appelé une autre sœur pour l'aider.

Avec beaucoup de douceur et d'attention, sœur Léonide a placé son bras autour du corps endormi qui a eu du mal à se réveiller – comme si tout lui était égal. Quand elle s'est levée, d'après le témoignage des religieuses, elle semblait sortir d'un rêve tranquille. Elle est restée sereine quand elle a su que la demande de clémence adressée quelques jours plus tôt au président de la République avait été rejetée. Impossible de savoir si elle a ressenti de la tristesse, ou du soulagement à l'idée que tout arrivait à son terme.

À un signe de sœur Léonide, le père Arbaux est entré dans la cellule avec le capitaine Bouchardon et l'avocat, Maître Clunet. La prisonnière a remis à ce dernier la longue lettre-testament qu'elle avait rédigée durant toute la semaine, ainsi que deux enveloppes brunes contenant des coupures de presse.

Elle a revêtu des bas noirs – ce qui semble grotesque dans de telles circonstances –, a enfilé des chaussures à talon ornées de lacets de soie et s'est levée du lit pour tirer d'un portemanteau, dans un coin de sa cellule, un manteau de fourrure qui lui descendait jusqu'aux pieds, décoré aux manches et au col d'une autre sorte de fourrure, peut-être du renard. Elle l'a mis par-dessus le lourd

kimono avec lequel elle avait dormi.

Ses cheveux noirs étaient en désordre ; elle les a peignés avec soin et les a retenus sur sa nuque. Elle a mis un chapeau de feutre et l'a attaché sous son menton avec un ruban de soie, pour que le vent ne l'emporte pas quand elle se trouverait dans le lieu solitaire où on la conduisait.

Lentement, elle s'est baissée pour attraper une paire de gants noirs en cuir. Puis, avec indifférence, elle s'est tournée vers les nouveaux venus et a dit d'une voix calme :

« Je suis prête. »

Tous ont quitté la cellule de la prison Saint-Lazare et se sont dirigés vers une voiture qui les attendait déjà moteurs allumés pour les mener jusqu'à l'endroit où se trouvait le peloton d'exécution.

La voiture est partie en trombe dans les rues de la ville encore endormie, et a fait halte près de la caserne de Vincennes, où se tenait autrefois un fort, détruit par les Allemands en 1870.

Au bout de vingt minutes, l'automobile s'est arrêtée et le cortège est descendu. Mata Hari est sortie la dernière.

Les soldats étaient déjà alignés. Douze zouaves formaient le peloton d'exécution. À l'extrémité du groupe se trouvait un officier, l'épée dégainée.

Tandis que le père Arbaux, accompagné par deux religieuses, conversait avec la condamnée, un lieutenant français s'est approché et a tendu un tissu blanc à l'une des sœurs, en disant :

« Je vous en prie, bandez-lui les yeux.

– Suis-je obligée de mettre ça ? » a demandé Mata Hari en regardant le tissu.

L'avocat Clunet a regardé le lieutenant d'un air interrogateur.

« Seulement si Madame préfère, ce n'est pas obligatoire », a-t-il répondu.

Mata Hari n'a pas été attachée et ses yeux n'ont pas été bandés ; elle a regardé ses exécuteurs avec une apparente tranquillité tandis que le prêtre, les religieuses et l'avocat s'éloignaient d'elle.

Le commandant du peloton d'exécution, qui surveillait attentivement ses hommes pour éviter qu'ils ne vérifient leurs fusils – car il est d'usage de toujours en charger un à blanc, afin que tous puissent affirmer qu'ils n'ont pas tiré le coup fatal – a paru commencer à se détendre. Bientôt tout serait terminé.

« Prêts ! »

Les douze hommes se sont raidis et ont mis leur fusil à l'épaule.

Elle n'a pas bougé un muscle.

« En joue ! »

La femme devant eux est restée impassible, ne manifestant aucune peur.

L'épée s'est abattue, coupant l'air comme si elle traçait un arc.

« Feu ! »

Le soleil, qui à cette heure s'était déjà levé sur l'horizon, a éclairé les flammes et la petite fumée qui sortait de chacun des fusils, tandis que la rafale de tirs était déchargée dans un grand fracas. Peu après, en cadence, les soldats ont reposé leurs fusils par terre.

Mata Hari est encore restée debout une fraction de seconde. Elle n'est pas morte comme on le voit dans les films quand un personnage reçoit une balle. Elle n'est tombée ni en avant ni en arrière, et n'a pas bougé les bras en l'air ou sur les côtés. Elle a paru s'affaisser, gardant toujours la tête droite, les yeux encore ouverts ; un soldat a perdu connaissance.

Ses genoux ont flanché et son corps s'est effondré sur le côté droit, les jambes encore pliées couvertes par le manteau de fourrure. Et elle est restée là, immobile, le visage tourné vers le ciel.

Un officier, accompagné d'un lieutenant, a tiré son revolver d'un étui placé sur sa poitrine et marché vers le corps inerte.

Il s'est courbé, a mis le canon sur la tempe de l'espionne, mais en prenant soin de ne pas toucher sa peau. Ensuite, il a pressé la détente et la balle a traversé son cerveau. Il s'est tourné vers tous ceux qui se trouvaient là et a dit d'une voix solennelle :

« Mata Hari est morte. »

Première Partie

Cher Maître Clunet,

Je ne sais pas ce qui va se passer à la fin de cette semaine. J'ai toujours été une femme optimiste, mais le temps m'a rendue amère, solitaire et triste.

Si tout se passe comme je l'espère, vous ne recevrez jamais cette lettre. J'aurai été pardonnée. Après tout, j'ai passé ma vie à cultiver des amitiés influentes. Je la garderai pour que, un jour, ma fille puisse la lire et découvrir qui a été sa mère.

Mais si je me trompe, je doute que ces pages, qui ont épuisé ma dernière semaine de vie sur Terre, seront conservées. J'ai toujours été une femme réaliste et je sais qu'un avocat, quand une affaire est close, passe à la suivante sans regarder en arrière.

J'imagine ce qui se passera alors ; vous serez un homme fort occupé, qui aura gagné en notoriété en défendant une criminelle de guerre. Il y aura beaucoup de gens à votre porte pour implorer vos services ; même battu, vous vous serez fait une immense publicité. Vous rencontrerez des journalistes, curieux de connaître votre version des faits, vous fréquenterez les restaurants les plus chers de la ville et vous inspirerez respect et jalousie à vos confrères. Vous savez qu'il n'y a jamais eu de preuve concrète contre moi – rien que des manipulations de documents – mais vous ne pourrez jamais admettre en public que vous avez laissé mourir une innocente.

Innocente ? Peut-être n'est-ce pas le mot exact. Je n'ai jamais été innocente, depuis que j'ai mis le pied dans cette ville que j'aime tant. J'ai pensé que je pouvais manipuler ceux qui voulaient découvrir les secrets d'État, j'ai pensé que des Allemands, des Français, des Anglais et des Espagnols ne résisteraient pas à la femme que je suis – et finalement c'est moi qui ai été manipulée. J'ai été acquittée de crimes que j'avais commis, le pire étant d'être une femme émancipée dans un monde gouverné par des hommes. J'ai été condamnée pour espionnage, quand tout ce que j'avais obtenu de concret n'était que des commérages dans les salons de la haute société.

Oui, j'ai transformé ces bavardages en « secrets » parce que je voulais de l'argent et du pouvoir. Mais tous ceux qui aujourd'hui m'accusent savent que je

ne racontais rien de nouveau.

Malheureusement, personne ne le saura jamais. Ces enveloppes trouveront leur place – une archive poussiéreuse, remplie d'autres procès, d'où elles sortiront peut-être seulement quand votre successeur, ou le successeur de votre successeur, décidera de faire du tri et de jeter à la poubelle les vieilles affaires.

À ce stade, mon nom aura été oublié, mais ce n'est pas pour qu'on se souvienne de moi que j'écris. Ce que je veux, c'est me comprendre moi-même. Pourquoi ? Comment une femme qui a obtenu tout ce qu'elle voulait durant tant d'années a-t-elle pu être condamnée à mort pour si peu ?

En ce moment, je regarde ma vie et je comprends que la mémoire est un fleuve qui coule toujours à l'envers.

Les souvenirs sont pleins de caprices, de choses que nous avons vécues et qui peuvent encore nous étouffer avec un simple détail ou un bruit insignifiant. Une odeur de pain en train de cuire monte jusqu'à ma cellule et me rappelle les jours où je me promenais libre dans les cafés ; cela me détruit plus que la peur de la mort et de la solitude dans laquelle je me trouve.

Les souvenirs apportent avec eux un démon appelé Mélancolie ; oh, démon cruel auquel je ne parviens pas à échapper. Entendre une prisonnière chanter, recevoir quelques rares lettres d'admirateurs qui ne m'ont jamais apporté de roses ni de jasmin, me rappeler une scène dans une certaine ville, qui sur le moment me semblait complètement anodine, et qui est maintenant tout ce qui me reste de tel ou tel pays que j'ai visité.

Les souvenirs l'emportent toujours ; et, avec eux, arrivent des démons encore plus effrayants que la Mélancolie : les remords, mes seuls compagnons dans cette cellule, sauf quand les sœurs décident d'entrer et de converser un peu. Elles ne parlent pas de Dieu ni ne me condamnent pour ce que la société appelle des « péchés de la chair ». En général elles disent un ou deux mots et de ma bouche jaillissent des souvenirs, comme si je voulais remonter le temps en plongeant dans ce fleuve qui coule à reculons.

L'une d'elles m'a demandé :

« Si Dieu vous donnait une autre chance, feriez-vous les choses différemment ? »

J'ai répondu oui, mais en vérité je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que mon cœur est aujourd'hui une ville fantôme, peuplée par les passions, l'enthousiasme, la solitude, la honte, l'orgueil, la trahison et la tristesse. Et je n'arrive pas à me débarrasser de tout cela, même quand je m'apitoie sur mon sort et que je pleure en silence.

Je suis une femme qui s'est trompée d'époque et rien ne pourra corriger cela. Je ne sais pas si l'avenir se souviendra de moi, mais si c'est le cas, que l'on ne me voie jamais comme une victime, mais comme quelqu'un qui a vécu avec courage et n'a pas eu peur de payer le prix fort.

Lors d'une de mes visites à Vienne, j'ai connu un monsieur qui avait beaucoup de succès auprès des hommes et des femmes en Autriche. Il s'appelait Freud – je ne me souviens pas de son prénom –, et les gens l'adoraient parce qu'il avait réintroduit la possibilité que nous soyons tous innocents ; nos fautes, en réalité, étaient celles de nos parents.

Je tente maintenant de voir ce que les miens ont fait de mal, mais je ne peux pas blâmer ma famille. Adam Zelle et Antje m'ont donné tout ce que l'argent permettait d'acheter. Ils avaient une chapellerie, ils ont investi dans le pétrole avant que les gens en comprennent l'importance, grâce à eux j'ai pu étudier dans une école privée, apprendre la danse, prendre des cours d'équitation. Quand on a commencé à m'accuser d'être une « femme de petite vertu », mon père a écrit un livre pour ma défense – quelque chose qu'il n'aurait pas dû faire, parce que je savais parfaitement ce que je faisais et son texte a seulement attiré davantage l'attention sur les accusations de prostitution et de mensonge.

Oui, j'étais une prostituée – si l'on entend par là quelqu'un qui reçoit des faveurs et des bijoux en échange de tendresse et de plaisir. Oui, j'étais une menteuse, mais tellement compulsive et tellement incontrôlée que, très souvent, j'oubliais ce que j'avais dit et je devais dépenser une énergie mentale énorme pour dissimuler mes trous de mémoire.

Je ne peux blâmer mes parents de rien, seulement de m'avoir fait naître dans une ville qui n'était pas la bonne, Leeuwarden, dont la plupart de mes concitoyens hollandais n'avaient jamais entendu parler, où il ne se passait rien et où tous les jours se ressemblaient. Dès l'adolescence, j'ai su que j'étais une jolie femme, parce que mes amies cherchaient à me ressembler.

En 1889, quand la chance a tourné pour ma famille – Adam a fait faillite, Antje est tombée malade et elle est morte deux ans plus tard – ils n'ont pas voulu que je vive cette expérience difficile. Ils m'ont envoyée à l'école dans une autre ville, Leiden, ne perdant pas de vue que je devais avoir l'éducation la plus raffinée et me préparer pour devenir institutrice de maternelle, tandis que j'attendrais l'arrivée d'un mari, l'homme qui allait se charger de moi. Le jour de mon départ, ma mère m'a appelée et m'a donné un paquet de graines :

« Emporte ça avec toi, Margaretha. »

Margaretha – Margaretha Zelle – c'était mon nom et je le détestais. D'innombrables fillettes s'appelaient ainsi à cause d'une actrice célèbre et respectable.

Je lui ai demandé à quoi cela servait.

« Ce sont des graines de tulipes, le symbole de notre pays. Cependant, bien plus que ça, il y a quelque chose que tu dois apprendre : ce sont toujours des tulipes, même si en ce moment tu ne peux pas les distinguer d'autres fleurs. Elles auront beau le vouloir, elles ne deviendront jamais des roses ou des tournesols. Si elles choisissent de refuser leur sort, elles finiront par passer une vie amère et mourir.

« Par conséquent, quel que soit ton destin, apprends à le suivre avec joie. Tant qu'elles poussent, les fleurs montrent leur beauté et sont appréciées de tous ; ensuite, elles meurent et laissent leurs semences pour que d'autres poursuivent le travail de Dieu. »

Elle a mis les graines dans un petit sac que je l'avais vue tisser avec soin quelques jours auparavant, malgré sa maladie.

« Les fleurs nous enseignent que rien n'est permanent, ni leur beauté, ni le fait qu'elles se fanent, parce qu'elles donneront de nouvelles semences. Souviens-t'en quand tu ressentiras de la joie, de la douleur ou de la tristesse. Tout passe, vieillit, meurt et renaît. »

Combien de tempêtes devrais-je traverser avant de comprendre cela ? Pourtant, à ce moment-là, ses mots n'ont eu aucun sens pour moi. J'étais bien trop impatiente de quitter cette ville étouffante, avec ses jours pareils à ses nuits. Aujourd'hui, tandis que j'écris, je comprends que ma mère parlait aussi d'elle.

« Même les arbres les plus hauts sortent de toutes petites graines comme celles-là. Souviens-t'en et ne cherche pas à accélérer le temps. »

Elle m'a donné un baiser d'adieu et mon père m'a emmenée à la gare. En chemin, nous ne nous sommes presque rien dit.

Presque tous les hommes que j'ai connus m'ont donné des joies, des bijoux, une place dans la société et je n'ai jamais regretté de les avoir rencontrés – sauf le premier, le directeur de l'école, qui m'a violée quand j'avais seize ans.

Il m'a appelée dans son bureau, a fermé la porte, a mis sa main entre mes jambes et a commencé à se masturber. J'ai d'abord cherché à m'échapper en disant, gentiment, que ce n'était pas le moment, mais il ne répondait rien. Il a écarté des papiers de sa table, m'a retournée et m'a pénétrée d'un seul coup, comme s'il avait peur de quelque chose, craignant que quelqu'un n'entre dans la pièce et n'assiste à la scène.

Ma mère m'avait appris, lors d'une conversation pleine de métaphores, que les « intimités » avec un homme devaient arriver seulement quand il y a de l'amour et que cet amour durera le restant de la vie. Je suis sortie de là confuse et effrayée, décidée à ne parler à personne de ce qu'il s'était passé, et puis une fille a abordé le sujet alors que nous discutions en groupe. D'après ce que j'ai entendu, c'était déjà arrivé à deux d'entre elles, mais auprès de qui pouvions-nous nous plaindre ? Nous courions le risque d'être expulsées de l'école, de devoir retourner chez nous sans pouvoir rien expliquer. Nous n'avions qu'à nous taire. Ma consolation a été d'apprendre que je n'étais pas la seule. Plus tard, quand je suis devenue célèbre à Paris pour mes activités de danseuse, les filles en ont parlé entre elles et, en peu de temps, tout Leiden a su ce qui s'était passé. Le directeur avait pris sa retraite et personne n'osait aborder le sujet avec lui. Bien au contraire ! Certains allaient jusqu'à l'envier d'avoir été l'homme de la grande diva de l'époque.

À partir de ce moment, j'ai commencé à associer le sexe à un acte mécanique qui n'avait rien à voir avec l'amour.

Mais Leiden était encore pire que Leeuwarden ; il y avait la célèbre école d'institutrices de maternelle, une forêt qui donnait sur une route, des gens qui n'avaient rien de mieux à faire que de s'occuper de la vie des autres, et c'est tout. Un jour, pour tuer le temps, j'ai commencé à lire les petites annonces dans le journal d'une ville voisine. Et j'ai trouvé ceci : *« Rudolf MacLeod, officier de l'armée hollandaise, d'ascendance écossaise, servant actuellement en Indonésie, cherche jeune fiancée pour se marier et vivre à l'étranger. »*

C'était mon salut ! Officier. Indonésie. Des mers extraordinaires et des mondes exotiques. Assez de cette Hollande conservatrice, calviniste, bourrée de préjugés et d'ennui. J'ai répondu à l'annonce en y joignant ma photo, la plus belle et la plus sensuelle que j'avais. Je ne savais pas que l'idée était née de la plaisanterie d'un ami de ce capitaine et que ma lettre arriverait la dernière, sur un total de seize.

Il est venu à ma rencontre comme s'il allait à la guerre : uniforme complet, avec une épée au côté gauche et de longues moustaches, pleines de brillantine, qui paraissaient dissimuler un peu sa laideur et son absence de manières.

Lors de notre première rencontre, nous avons échangé des banalités. J'ai prié pour qu'il revienne et mes prières ont été exaucées ; une semaine plus tard il était de retour, suscitant la jalousie de mes amies et le désespoir du directeur de l'école, qui rêvait peut-être encore de revivre ce fameux jour. J'ai remarqué qu'il sentait l'alcool, mais je n'y ai pas accordé grande importance, attribuant cela au fait qu'il devait être nerveux devant une jeune fille qui, d'après toutes ses amies, était la plus belle de la classe.

Lors de la troisième et dernière rencontre, il m'a demandée en mariage. Indonésie. Capitaine de l'Armée. Voyages lointains. Qu'est-ce qu'une jeune fille peut attendre de plus de la vie ?

« Tu vas te marier avec un homme qui a vingt et un ans de plus que toi ? Il est au courant que tu n'es plus vierge ? » a voulu savoir une fille qui avait eu la même expérience avec le directeur de l'école.

Je n'ai pas répondu. Je suis rentrée chez moi, il a demandé respectueusement ma main, ma famille a obtenu un prêt des voisins pour le trousseau et nous nous sommes mariés le 11 juillet 1895, trois mois après que j'ai lu l'annonce.

Changer et changer pour quelque chose de mieux sont deux choses complètement différentes. S'il n'y avait eu la danse et Andreas, mes années en Indonésie auraient été un cauchemar sans fin. Ma plus grande crainte est de revivre tout cela. Le mari toujours distant et toujours entouré de femmes, l'impossibilité de simplement m'enfuir et retourner chez moi, la solitude des mois passés seule dans la maison parce que je ne parlais pas la langue, et en plus la surveillance constante des autres officiers.

Ce qui aurait dû être une joie pour n'importe quelle femme – la naissance de ses enfants – est devenu pour moi un cauchemar. Après avoir surmonté la douleur du premier accouchement, ma vie a pris tout son sens quand j'ai touché pour la première fois le corps minuscule de ma fille. Rudolf s'est mieux comporté pendant quelques mois, mais il est vite retourné à ce qui lui plaisait le plus : ses amantes locales. Selon lui, aucune Européenne n'était capable de rivaliser avec une femme asiatique, pour qui le sexe était comme une danse. Il me disait cela sans la moindre pudeur, peut-être parce qu'il était ivre, peut-être parce qu'il cherchait délibérément à m'humilier. Andreas, un officier que je connaissais, m'a raconté qu'un soir, alors qu'ils étaient tous les deux dans une expédition insensée, allant du néant à nulle part, il aurait dit dans un moment de franchise alcoolisée :

« Margaretha me fait peur. Tu as vu comment tous les autres officiers la regardent ? Elle peut me quitter d'une heure à l'autre. »

Et dans cette logique maladive qui transforme en monstres les hommes qui ont peur de perdre quelqu'un, il devenait de pire en pire. Il me traitait de putain parce que je n'étais pas vierge quand je l'avais rencontré. Il voulait connaître des détails sur chaque homme que – dans son imagination – j'avais eu un jour. Quand, en larmes, je lui racontais l'histoire du directeur dans son bureau, quelquefois il me frappait en disant que je mentais, d'autres fois il se masturbait en réclamant plus de détails. Comme tout cela n'avait été qu'un cauchemar pour moi, j'étais obligée d'inventer ces détails, sans bien comprendre pourquoi je le faisais.

Il est allé jusqu'à envoyer une domestique avec moi pour acheter ce que je jugerais le plus ressemblant à l'uniforme porté dans l'école où il m'avait connue.

Quand il était possédé par un démon que je ne connaissais pas, il m'ordonnait de le mettre. Son plaisir préféré était de répéter la scène du viol ; il me couchait sur la table et me pénétrait violemment, tandis que je criais pour que tous les domestiques puissent entendre et croire que j'adorais ça.

Parfois, je devais me comporter comme une bonne petite qui résistait, pendant qu'il me violait, d'autres fois il m'obligeait à crier en lui demandant d'être plus violent, parce que j'étais une putain et que j'aimais ça.

Peu à peu j'ai perdu la notion de ce que j'étais. Je passais mes journées à m'occuper de ma fille, me promenant dans la maison le regard vide, cachant les écorchures sous un excès de maquillage, mais sachant que je ne trompais personne, absolument personne.

J'ai été de nouveau enceinte, j'ai eu quelques jours d'immense bonheur à m'occuper de mon fils, puis il a aussitôt été empoisonné par l'une de ses nounous, qui n'a même pas eu à expliquer son geste : d'autres domestiques l'ont tuée le jour même où on a trouvé le bébé mort. Finalement, la plupart ont dit que ç'avait été une vengeance plus que juste, car la servante était constamment exploitée, battue et violée.

Maintenant je n'avais plus que ma fille, une maison toujours vide, un mari qui ne m'emmenait nulle part de peur d'être trahi et une ville dont la beauté était si grande qu'elle en devenait oppressante ; j'étais au paradis, vivant un enfer personnel.

Et puis un jour, tout a changé : le commandant du régiment a fait inviter les officiers et leurs épouses pour un spectacle de danse locale, donné en hommage à un gouverneur de l'île. Rudolf ne pouvait pas dire non à un supérieur hiérarchique. Il m'a demandé d'aller acheter une robe sensuelle et chère. J'ai compris pourquoi il voulait une robe chère. C'était plus pour être en accord avec son propre standing que pour me faire plaisir. Mais si – comme je l'ai su plus tard – il avait tellement peur de moi, pourquoi vouloir que je sois vêtue de manière sensuelle ?

Nous sommes arrivés sur les lieux de l'événement, les femmes me regardaient avec envie, les hommes avec désir, et j'ai remarqué que cela excitait Rudolf. Cette soirée se terminerait mal, je serais obligée de décrire ce que « j'avais imaginé faire » avec chacun de ces officiers, pendant qu'il me pénétrerait et me battrait. Je devais par n'importe quel moyen défendre mon seul bien : moi-même. Et le moyen que j'ai trouvé a été d'entretenir une conversation interminable avec Andreas, dont la femme me regardait avec terreur et surprise, tandis que je remplissais toujours le verre de mon mari, espérant qu'il s'écroulerait de tant boire.

J'aimerais finir d'écrire sur Java à cet instant ; quand le passé contient un souvenir qui peut rouvrir une blessure, toutes les autres plaies apparaissent soudainement, faisant saigner l'âme plus profondément, et puis vous vous mettez à genoux et vous pleurez. Mais je ne peux pas interrompre cette histoire sans évoquer les trois motifs qui désormais allaient changer ma vie : ma décision, le spectacle de danse auquel nous avons assisté et Andreas.

Ma décision : je ne pouvais plus accumuler les problèmes et souffrir au-delà de la limite du supportable.

Pendant que je réfléchissais, le groupe qui devait danser pour le gouverneur est entré en scène, en tout neuf personnes. Contrairement au rythme frénétique, joyeux et expressif que j'avais vu lors de mes rares visites dans les théâtres de la

ville, tout semblait se dérouler au ralenti, ce qui m'a fait mourir d'ennui au début. Mais je fus bientôt saisie d'une sorte de transe religieuse à mesure que les danseurs se laissaient porter par la musique et prenaient des positions que je jugeais pratiquement impossibles. Dans l'une, le corps se pliait en avant et en arrière, formant un « S » extrêmement douloureux ; et ils restaient ainsi puis quittaient leur immobilité subitement, comme des léopards prêts à bondir.

Ils étaient tous peints en bleu, vêtus d'un sarong, le costume traditionnel, et portaient sur la poitrine une sorte de ruban de soie qui rehaussait les muscles des hommes et couvrait les seins des femmes. Celles-ci, quant à elles, portaient des tiares artisanales faites de pierreries. La douceur laissait parfois la place à des imitations de batailles, dans lesquelles les rubans de soie servaient d'épées imaginaires.

Ma transe augmentait de plus en plus. Pour la première fois, je comprenais que Rudolf, la Hollande, le fils assassiné, tout cela faisait partie d'un monde qui mourait et renaissait, comme les semences que ma mère m'avait données. J'ai regardé le ciel et j'ai vu les étoiles et les feuilles de palmier ; j'étais décidée à me laisser porter dans une autre dimension et un autre espace quand la voix d'Andreas m'a arrêtée :

« Tu comprends tout ? »

J'imaginais que oui, car mon cœur avait cessé de saigner et je contemplais maintenant la beauté dans sa forme la plus pure. Mais les hommes ont toujours besoin d'expliquer quelque chose et il m'a dit que ce type de ballet venait d'une ancienne tradition indienne qui associait yoga et méditation. Il était incapable de comprendre que la danse est un poème et que chaque mouvement représente un mot.

Mon yoga mental et ma méditation spontanée ainsi interrompus, je me suis vue dans l'obligation d'entamer une conversation quelconque pour ne pas avoir l'air mal élevée.

La femme d'Andreas le regardait. Andreas me regardait. Rudolf regardait Andreas, une invitée du gouverneur qui lui rendait sa courtoisie par des sourires, et moi.

Nous avons bavardé un certain temps – malgré les regards désapprobateurs des Javanais, parce que nous autres, les étrangers, ne respections pas leur rituel sacré. C'est peut-être pour cela que le spectacle s'était terminé plus tôt, tous les danseurs se retirant en une sorte de procession, les yeux fixés sur leurs concitoyens. Aucun d'eux n'a jeté un œil vers la bande de barbares blancs accompagnés de leurs femmes bien habillées, leurs rires bruyants, leurs barbes et

leurs moustaches gominées et leurs très mauvaises manières.

Rudolf s'est dirigé vers la Javanaise qui souriait et le regardait sans se laisser intimider, mais pas avant que je n'aie rempli son verre encore une fois. La femme d'Andreas s'est approchée, lui a pris le bras, a souri comme pour dire « il est à moi » et a feint d'être très intéressée par les commentaires inutiles que son mari continuait à débiter sur la danse.

« Toutes ces années je t'ai été fidèle, a-t-elle dit, interrompant la conversation. Tu es celui qui commande mon cœur et mes gestes et Dieu m'en est témoin, je prie toutes les nuits pour que tu rentres chez toi sain et sauf. Si je devais donner ma vie pour toi, je le ferais sans aucune crainte. »

Andreas m'a priée de l'excuser et il a dit qu'il s'en allait ; la cérémonie avait beaucoup fatigué tout le monde, mais elle a dit qu'elle ne bougerait pas de là. Elle l'a affirmé avec une telle autorité que même son mari n'a pas osé faire un mouvement de plus.

« J'ai attendu patiemment que tu comprennes que tu es ce qui compte le plus dans ma vie. Je t'ai suivi jusqu'à cet endroit qui, malgré sa beauté, doit être un cauchemar pour toutes les femmes, y compris Margaretha. »

Elle s'est tournée vers moi, ses grands yeux bleus m'implorant pour que j'en convienne, pour que je suive la tradition millénaire qui veut que les femmes soient toujours ennemies et complices les unes des autres, mais je n'ai pas eu le courage de bouger la tête.

« J'ai lutté pour cet amour de toutes mes forces et aujourd'hui elles sont épuisées. La pierre qui pesait sur mon cœur a désormais la taille d'un rocher et elle ne le laisse plus battre. Et mon cœur, dans son dernier soupir, m'a dit qu'il existait d'autres mondes au-delà de celui-ci, où je n'aurai plus besoin de toujours implorer la compagnie d'un homme pour qu'il remplisse le vide de ces jours et ces nuits. »

Quelque chose me disait que la tragédie approchait. Je l'ai priée de se calmer ; elle était très aimée de tout le groupe qui se trouvait là et son mari était un officier modèle. Elle a incliné la tête et souri, comme si elle avait déjà entendu cela très souvent. Et elle a poursuivi :

« Mon corps peut continuer à respirer, mais mon âme est morte parce que je ne peux ni partir d'ici, ni t'obliger à rester près de moi. »

Andreas, officier de l'armée hollandaise, avec une réputation à préserver, était visiblement embarrassé. Je me suis retournée et j'ai commencé à m'écarter, mais elle a lâché le bras de son mari et s'est cramponnée au mien.

« Seul l'amour peut donner un sens à ce qui n'en a aucun. Il se trouve que je

n'ai pas cet amour. Alors, à quoi bon continuer à vivre ? »

Son visage était tout près du mien ; j'ai essayé de sentir l'odeur d'alcool dans son haleine, mais il n'y en avait pas. J'ai regardé ses yeux et il n'y avait aucune larme ; elles avaient peut-être toutes séché.

« Je t'en prie, j'ai besoin que tu restes, Margaretha. Tu es une brave femme, qui a perdu un fils ; je sais ce que cela signifie, même si je n'ai jamais été enceinte. Je ne fais pas ça pour moi, mais pour toutes celles qui sont prisonnières dans leur prétendue liberté. »

La femme d'Andreas a sorti un petit pistolet de son sac, a visé son cœur et a tiré avant qu'aucun de nous ait le temps de l'en empêcher. Bien que le bruit ait en grande partie été absorbé par sa robe de gala, les gens se sont tournés dans notre direction. Ils ont d'abord pensé que j'avais commis un crime car, quelques secondes plus tôt, elle était accrochée à moi. Mais ils ont tout de suite vu mon regard horrifié, et Andreas à genoux, s'efforçant d'étancher le sang qui emportait la vie de sa femme. Elle est morte dans ses bras et son regard ne montrait rien d'autre que la paix. Tous se sont approchés, y compris Rudolf ; la Javanaise est partie dans l'autre sens, craignant ce qui risquait d'arriver avec tous ces hommes armés et ivres. Avant qu'on ne cherche à savoir ce qui s'était passé, j'ai demandé à mon mari que nous sortions tout de suite ; il a accepté et n'a pas fait de commentaire.

Quand nous sommes arrivés à la maison, je suis allée directement dans ma chambre et j'ai commencé à emballer mes vêtements. Rudolf s'est écroulé sur le sofa, complètement soûl. Le lendemain matin, quand il s'est réveillé, il a pris le copieux petit déjeuner servi par les domestiques, puis est allé dans ma chambre et a vu les malles. C'était la première fois qu'il abordait le sujet.

« Où comptes-tu aller ?

– En Hollande, par le prochain bateau. Ou au paradis, dès que j'aurai la même occasion qu'a eue la femme d'Andreas. Tu décides. »

Jusque-là il était le seul à donner des ordres. Mais mon regard avait dû changer complètement et, après un moment d'hésitation, il est sorti de la maison. Quand il est revenu ce soir-là, il a dit que nous devions profiter des vacances auxquelles il avait droit. Deux semaines plus tard, nous partions sur le premier bateau en direction de Rotterdam.

J'avais été baptisée avec le sang de la femme d'Andreas et, grâce à ce baptême, j'étais libre pour toujours, bien que nous ne sachions, ni lui ni moi, jusqu'où cette liberté me mènerait.

Une partie du précieux temps qu'il me reste – même si j'ai encore bon espoir d'être grâciée par le président de la République, vu que j'ai beaucoup d'amis parmi les ministres – a été prise par sœur Laurence qui m'a apporté aujourd'hui une liste des objets qui se trouvaient dans mes bagages quand j'ai été arrêtée.

Elle m'a dit, avec toute la gentillesse du monde, ce que je devrais en faire au cas où le pire scénario se réaliserait. Je l'ai priée de me laisser, je lui rendrais sa liste plus tard, parce que je n'avais pas de temps à perdre. Mais au cas où le pire adviendrait, elle peut faire ce qu'elle veut. De toute manière, je vais copier tout ce qu'elle contient car je suis convaincue que tout se passera au mieux.

Malle 1

1 montre dorée ornée de vernis bleu et achetée en Suisse ; 1 boîte ronde contenant six chapeaux, trois épingles en perles et or, quelques plumes longues, un voile, deux étoles de fourrure, trois ornements pour chapeau, une broche en forme de poire et une robe de gala.

Malle 2

1 paire de bottes de chasse ;
1 brosse pour les chevaux ;
1 boîte de cirage ;
1 paire de guêtres ;
1 paire d'éperons ;

5 paires de chaussures en cuir ; 3 chemises blanches pour aller avec le costume d'amazone ; 1 serviette de table – je ne sais pas ce qu'elle fait là, peut-être m'en suis-je servie pour cirer mes bottes ; 1 paire de guêtres en cuir, protection pour les jambes ; 3 soutiens spéciaux pour les seins, afin qu'ils restent fermes durant le galop.

8 culottes en soie et 2 en coton ; 2 ceintures pour aller avec différents costumes de chasse ; 4 paires de gants ;

1 parapluie ;

3 visières pour éviter le soleil directement dans les yeux ; 3 paires de bas de laine, bien que l'une soit déjà usée car elle a été beaucoup portée ; 1 sac spécial pour mettre des robes ; 15 serviettes hygiéniques pour les règles ; 1 gilet de laine ;

1 costume complet de chasse, avec veste et pantalon assortis ; 1 boîte de barrettes pour les cheveux ; 1 mèche de cheveux postiche, avec un cordon pour l'appliquer sur ma chevelure naturelle ; 3 protections pour la gorge en fourrure de renard ; 2 boîtes de poudre de riz.

Malle 3

6 paires de jarretières ;

1 boîte de crème hydratante ;

3 paires de bottes à talons hauts en cuir verni ; 2 corsets ;

34 robes ;

1 sac en tissu fait main, avec ce qui ressemble à des graines de plantes non identifiées ; 2 robes de chambre ;

8 corsages ;

1 châle ;

10 paires de petites culottes plus confortables ; 3 gilets ;

2 vestes à manches longues ;

3 peignes ;

16 blouses ;

Autre robe de gala ;

1 serviette et 1 pain de savon parfumé – je n'utilise pas ceux des hôtels, car ils peuvent transmettre des maladies ; 1 collier de perles ;

1 sac à main avec un miroir dans la partie intérieure ; 1 peigne en écaille ;

2 boîtes qui servent à déposer mes bijoux avant de dormir ; 1 boîte en cuivre contenant des cartes de visite, au nom de Vadime de Massloff, capitaine du premier régiment spécial impérial russe ; 1 boîte en bois contenant un service à thé en porcelaine que j'ai gagné durant le voyage ; Lime à ongles avec manche de nacre ; 2 porte-cigarettes, l'un en argent et l'autre en or, ou plaqué or, je n'en suis pas sûre ; 8 bonnets en dentelle pour le coucher ; Des boîtes contenant des colliers, des boucles d'oreilles, une bague en émeraude, une autre bague en émeraude et brillants, et d'autres bijoux sans grande valeur ; Un petit sac en soie contenant 21 mouchoirs ; 3 éventails ;

Un bâton de rouge de la meilleure marque que la France peut produire ;

Dictionnaire de français ;

Portefeuille avec plusieurs photos de moi ; et…

Et une série de bêtises dont j'ai l'intention de me défaire dès que je sortirai d'ici, comme des lettres d'amants attachées par des rubans de soie spéciaux, de vieux tickets d'opéras auxquels j'ai aimé assister, ce genre de choses.

La plus grande partie de ce que j'avais a été confisquée par l'hôtel Meurice, à Paris, car ils croyaient – à tort, bien sûr – que je n'aurais pas d'argent pour payer mon séjour. Comment pouvaient-ils penser ça ? Après tout, Paris a toujours été ma destination favorite : je n'aurais jamais permis qu'on m'y prenne pour un escroc.

Je ne cherchais pas à être heureuse, seulement à être moins malheureuse et moins misérable. Si j'avais eu un peu de patience, je serais peut-être arrivée à Paris dans d'autres conditions… mais il n'était plus possible de supporter les récriminations de la nouvelle belle-mère, du mari, de l'enfant qui pleurait tout le temps, de la petite ville avec ses habitants provinciaux bourrés de préjugés, même si j'étais maintenant une femme mariée et respectable.

Un jour, sans que personne ne le sache – et pour cela, il fallait avoir beaucoup d'intuition et une grande habileté – j'ai pris un train pour La Haye et je suis allée directement au consulat de France. On n'entendait pas encore les tambours de guerre. Il était alors facile d'entrer dans le pays ; la Hollande était toujours restée neutre face aux conflits qui dévastaient l'Europe et j'avais confiance en moi. J'ai rencontré le consul et au bout de deux heures dans un café, durant lesquelles il a cherché à me séduire – j'ai fait semblant de tomber sous le charme –, j'ai obtenu un billet aller simple pour Paris, et j'ai promis que je l'y attendrais quand il pourrait y passer quelques jours.

« Je sais être généreuse avec ceux qui m'aident », ai-je insinué. Il a compris le message et a demandé ce que je savais faire.

« Je suis danseuse orientale. »

Danseuse orientale ? Cela a décuplé sa curiosité. J'ai demandé s'il me trouverait un emploi. Il a répondu qu'il pourrait me présenter à une personne très puissante en ville, M. Guimet, qui adorait tout ce qui venait d'Orient – en plus d'être un grand collectionneur d'art. « Quand êtes-vous prête à partir ?

– Aujourd'hui même, si vous me trouvez un endroit où rester. »

Il a compris qu'il était manipulé ; je devais être une autre de ces femmes qui se rendent dans la ville dont tout le monde rêve en quête d'hommes riches et de vie facile. J'ai senti qu'il commençait à se dérober. Il écoutait mais, en même temps, observait chaque mouvement que je faisais, chaque mot que je disais, la façon dont je bougeais mon corps. Et, contrairement à ce qu'il imaginait, moi qui avais commencé à me comporter comme une femme fatale, je me montrais maintenant la personne la plus pudique du monde.

« Si votre ami le désire, je peux lui montrer un ou deux morceaux de danse authentique javanaise. Si ça ne lui plaît pas, je reprends le train le jour même.

– Mais madame…

– Mademoiselle.

– Je n'ai demandé qu'un aller simple. »

J'ai sorti un peu d'argent de ma poche et je lui ai montré que j'en avais assez pour le retour. J'en avais aussi suffisamment pour l'aller, mais quand une femme permet à un homme de l'aider, cela le rend toujours vulnérable ; c'est leur rêve à tous, comme me le racontaient les amies des officiers à Java.

Il s'est détendu et m'a demandé mon nom, pour pouvoir rédiger un billet de recommandation pour M. Guimet. Je n'y avais jamais pensé ! Un nom ? Cela allait le conduire jusqu'à ma famille et la dernière chose qui intéressait la France, c'était de créer un incident avec une nation neutre à cause d'une femme qui voulait désespérément fuir.

« Votre nom, a-t-il répété, le stylo et le papier déjà à portée de main.

– Mata Hari. »

Le sang de la femme d'Andreas me baptisait de nouveau.

Je n'en croyais pas mes yeux ; une gigantesque tour en fer qui arrivait presque au ciel et qui ne se trouvait sur aucune des cartes postales de la ville. Sur les deux rives de la Seine, différents bâtiments rappelaient soit la Chine, soit l'Italie, ou encore un autre pays connu dans le monde. J'ai essayé de trouver la Hollande, mais je n'ai pas réussi. Qu'est-ce qui représentait mon pays ? Les vieux moulins ? Les lourds sabots de bois ? Rien de tout cela n'avait sa place au milieu de tant de modernité – les affiches posées sur des bases circulaires métalliques annonçaient des choses incroyables.

« Voyez ça ! Des lumières qui s'allument et s'éteignent sans qu'on ait besoin de gaz ou de feu ! Seulement dans le palais de l'électricité ! »

« Montez l'escalier sans bouger les pieds ! Les marches le font pour vous ! » J'étais en bas d'une structure qui ressemblait à un tunnel ouvert, avec des rampes de chaque côté.

« Art nouveau : la grande tendance de la mode. »

Dans ce cas, il n'y avait aucun point d'exclamation, mais la photo d'un vase avec deux cygnes en porcelaine. Dessous, le dessin d'une structure métallique semblable à celle de la tour gigantesque, du nom pompeux de Grand Palais.

Cinerama, Marerama, Panorama – tous promettaient de transporter le visiteur, par l'intermédiaire d'images en mouvement, jusqu'à des lieux où, même en rêve, on n'aurait jamais imaginé se trouver. Plus je regardais cela, plus j'étais perdue. Et plus je me faisais de reproches ; j'avais peut-être fait un pas plus grand que ce dont mes jambes étaient capables.

La ville grouillait d'une foule qui marchait d'une rive à l'autre, les femmes étaient habillées avec une élégance que je n'avais jamais vue de ma vie, les hommes semblaient occupés par des affaires très importantes mais, chaque fois que je me retournais, je remarquais qu'ils me suivaient des yeux.

Un dictionnaire dans les mains, avec beaucoup de difficultés – bien que le français ait été enseigné à l'école – et manquant d'assurance, je me suis approchée d'une fille qui devait avoir plus ou moins mon âge et je lui ai demandé où se trouvait l'hôtel que le consul avait réservé pour moi. Elle a regardé mes bagages, mes vêtements, et bien que je sois vêtue de la plus belle robe que j'avais apportée de Java, elle a poursuivi son chemin sans répondre. Apparemment, les

étrangers n'étaient pas les bienvenus, ou bien les Parisiens se jugeaient supérieurs à tous les autres peuples de la Terre.

J'ai répété ma tentative deux ou trois fois et la réponse était toujours la même. Lassée, je me suis assise sur un banc dans le jardin des Tuileries, un de mes rêves d'adolescente. Être arrivée jusque-là, c'était déjà une victoire.

Fallait-il faire demi-tour ? Pendant un certain temps, j'ai pesé le pour et le contre, sachant que je parviendrais difficilement à trouver l'endroit où je devais dormir. À ce moment, le destin est intervenu : un vent violent a soufflé et un chapeau haut-de-forme est venu frapper juste entre mes jambes.

Je l'ai ramassé avec soin et me suis levée pour le remettre à l'homme qui courait à ma rencontre.

« Je vois que vous avez mon chapeau, a-t-il dit.

– Votre chapeau a été attiré vers mes jambes, ai-je répondu.

– Je devine pourquoi », a-t-il dit sans dissimuler sa tentative de séduction. Contrairement aux calvinistes de mon pays, les Français avaient la réputation d'être totalement libres.

Il a tendu la main pour attraper le haut-de-forme et je l'ai mis derrière mon dos en tendant l'autre main, dans laquelle l'adresse de l'hôtel était inscrite. Après l'avoir lue, il m'a demandé ce que c'était.

« L'endroit où habite une de mes amies. Je suis venue passer deux jours avec elle. »

Impossible de dire que nous allions dîner ensemble, il avait vu les bagages à côté de moi.

Il ne disait rien. J'ai imaginé que l'endroit devait être en dessous de toute critique, mais sa réponse a été une surprise :

« La rue de Rivoli se trouve juste derrière le banc sur lequel vous êtes assise. Je peux porter votre valise et, sur le chemin, il y a plusieurs bars. Accepteriez-vous de prendre une anisette, Madame…

– Mademoiselle Mata Hari. »

Je n'avais rien à perdre ; il était mon premier ami dans la ville. Nous avons marché vers l'hôtel et nous nous sommes arrêtés dans un restaurant où les garçons portaient des tabliers jusqu'aux pieds, étaient habillés comme s'ils venaient de sortir d'un gala et ne souriaient pratiquement à personne sauf à mon compagnon, dont j'ai oublié le nom. Nous avons trouvé une table retirée dans un coin du restaurant.

Il m'a demandé d'où je venais. J'ai répondu que j'étais des Indes orientales, une colonie hollandaise, où j'étais née et avais grandi. Je lui ai parlé de la belle tour,

peut-être unique au monde et, sans le vouloir, j'ai suscité sa colère.

« Elle sera démontée d'ici quatre ans. Cette Exposition universelle a coûté plus cher au Trésor public que les deux dernières guerres dans lesquelles nous nous sommes engagés. Ils veulent donner à tout le monde la sensation que, désormais, nous aurons une espèce d'union de tous les pays d'Europe et, finalement, nous vivrons en paix. Vous y croyez, vous ? »

Je n'en avais aucune idée, aussi ai-je préféré garder le silence. Comme je l'ai dit plus haut, les hommes adorent expliquer les choses et avoir des opinions sur tout.

« Vous devriez voir le pavillon que les Allemands ont construit ici. Ils ont essayé de nous humilier ; quelque chose de gigantesque, de très mauvais goût ; des installations de machines, de métallurgie, des miniatures de bateaux qui domineront bientôt toutes les mers et une gigantesque tour remplie de… »

Il a fait une pause comme s'il allait dire une obscénité.

« … de bière ! Ils disent que c'est en hommage au Kaiser, mais j'ai la certitude absolue que tout cet ensemble de choses ne sert qu'un seul objectif : nous montrer que nous devons être inquiets. Il y a dix ans, on a arrêté un espion juif qui a affirmé que la guerre allait frapper de nouveau à nos portes. Mais aujourd'hui soyez assurée que le pauvre malheureux est innocent, tout cela à cause de Zola, ce maudit écrivain. Il a réussi à diviser notre société et, maintenant, la moitié de la France veut le libérer de l'endroit où il devrait toujours rester, l'île du Diable. »

Il a commandé deux autres verres d'anis, a bu le sien assez pressé, et il a dit que si je restais plus longtemps dans la ville, je devrais visiter le pavillon de mon pays.

Mon pays ? Je n'avais pas vu de moulins ni de sabots.

« En réalité ils ont donné un nom incorrect : Pavillon des Indes orientales hollandaises. Je n'ai pas eu le temps d'y passer ; il doit avoir bientôt la même destinée que toutes les autres installations très coûteuses que nous voyons ici, mais on m'a dit qu'il était très intéressant. »

Il s'est levé. Il a saisi une carte de visite, sorti un stylo en or de sa poche et biffé le deuxième nom, signe qu'il espérait qu'un jour, qui sait, nous pourrions devenir plus proches.

Il est parti en prenant congé d'une manière formelle, d'un baiser sur la main. J'ai regardé la carte et il n'y avait aucune adresse, ce qui, je le savais, était la tradition. Je ne voulais pas commencer à accumuler des choses inutiles, de sorte que, dès qu'il a disparu de ma vue, je l'ai écrasée et jetée.

Deux minutes plus tard je revenais prendre la carte ; c'était à cet homme qu'était destinée la lettre du consul !

Deuxième Partie

« Grande et mince, avec la grâce flexible d'un animal sauvage, ses cheveux noirs ondulent de manière étrange et nous transportent vers un lieu magique. »

« La plus féminine de toutes les femmes, écrivant avec son corps une tragédie inconnue. »

« Mille courbes et mille mouvements qui s'accordent parfaitement avec mille rythmes différents. »

Ces coupures de journaux ressemblent aux morceaux d'une tasse brisée, racontant une vie dont je ne me souviens plus. Dès que je sortirai d'ici, je les ferai relier en cuir ; chaque page aura un cadre en or et c'est ce que je léguerai à ma fille, puisque tout mon argent a été confisqué. Quand nous serons réunies, je lui parlerai des Folies-Bergère, le rêve de toutes les femmes qui, un jour, ont eu l'intention de danser en public. Je lui dirai la beauté du Madrid de las Austrias, les rues de Berlin, les palais à Monte-Carlo. Nous nous promènerons ensemble au Trocadéro, au Cercle royal, nous irons chez Maxim's, au Rumpelmayer et dans tous les restaurants qui se réjouiront du retour de leur célèbre cliente.

Nous irons ensemble en Italie, contentes de découvrir que le maudit Diaghilev est au bord de la faillite.

« Ici j'ai dansé *Bacchus et Gambrinus*, de Marceno. Je suis certaine que tout ce que je suis en train de vivre ne fera qu'ajouter à ma réputation ; qui n'aimerait pas être vu avec une femme fatale, peut-être une “espionne” pleine de secrets ? Tout le monde flirte avec le danger, tant qu'il n'existe pas réellement. »

Elle me demandera peut-être :

« C'est ma mère, Margaretha McLeod ? »

Et je répondrai :

« Je ne sais pas qui est cette femme. Toute ma vie, j'ai pensé et agi en Mata Hari, celle qui a été et restera toujours la fascination des hommes et la plus enviée des femmes. Depuis que j'ai quitté la Hollande, j'ai perdu la notion de la distance, du danger, rien de tout cela ne m'effraie. Je suis arrivée à Paris sans argent et sans une garde-robe adéquate et vois comment je me suis élevée dans la société. J'espère qu'il t'arrivera la même chose. »

Je parlerai de mes danses – bien que j'aie des portraits montrant une grande

partie des mouvements et des costumes. Contrairement à ce que disaient les critiques qui n'ont jamais su me comprendre, quand j'étais sur la scène, j'oubliais simplement la femme que j'étais et j'offrais tout cela à Dieu. C'est pourquoi je me déshabillais avec autant de facilité. Parce que moi, à ce moment-là, je n'étais rien ; même pas mon corps ; j'étais seulement les mouvements qui communiaient avec l'univers.

Je serai toujours reconnaissante à M. Guimet, qui m'a proposé le premier de donner un spectacle, dans son musée privé, avec des vêtements très chers qu'il avait fait importer d'Asie pour sa collection particulière, même si cela m'avait coûté une demi-heure de sexe et peu de plaisir. J'ai dansé pour un parterre de trois cents personnes qui comprenaient des journalistes, des célébrités et, au moins, deux ambassadeurs – le japonais et l'allemand. Deux jours après, tous les journaux ne parlaient que de ça : la femme exotique née dans un coin reculé de l'empire hollandais, qui apportait la « religiosité » et la « désinhibition » de peuples lointains.

L'estrade du musée avait été décorée avec une statue de Shiva – le dieu hindou de la création et de la destruction. Des bougies brûlaient dans des huiles aromatiques et la musique faisait entrer tout le monde dans une sorte de transe ; sauf moi, qui savais exactement ce que je faisais, après avoir examiné soigneusement les vêtements qui m'avaient été confiés. C'était maintenant ou jamais ; une chance unique dans ma vie jusque-là misérable, toujours à demander des faveurs et, éventuellement, à offrir mon corps en échange de ces faveurs. J'y étais accoutumée ; mais être accoutumée est une chose, être satisfaite en est une autre. L'argent ne suffisait pas. Je voulais davantage !

Quand j'ai commencé à danser, j'ai pensé que je devais faire quelque chose qu'on ne voyait que dans les cabarets, sans trop me soucier de donner un sens à tout cela. J'étais dans un lieu respectable, avec un public avide de nouveautés, mais qui n'avait pas le courage de fréquenter certains lieux où il risquait d'être vu.

Le vêtement était fait de voiles superposés. J'ai retiré le premier et personne n'a paru y accorder grande importance. Mais quand j'ai retiré le deuxième et le troisième, les gens ont commencé à se regarder. Au cinquième voile, le public était totalement concentré sur ce que je faisais, se souciant peu de la danse, mais voulant savoir jusqu'où j'irais. Même les femmes, dont je croisais fréquemment le regard au cours des mouvements, ne semblaient ni choquées ni en colère ; cela devait les exciter autant que les hommes. Je savais que si j'avais été dans mon pays, j'aurais été envoyée immédiatement en prison, mais la France était un

exemple d'égalité et de liberté.

Quand je suis arrivée au sixième voile, je me suis dirigée vers la statue de Shiva, j'ai simulé un orgasme et je me suis jetée par terre, tandis que je retirais le septième et dernier voile.

Pendant quelques instants, je n'ai pas entendu un seul bruit dans l'assistance – tous semblaient pétrifiés ou horrifiés, mais dans la position où je me trouvais, je ne pouvais pas les voir. Alors est venu le premier « Bravo », prononcé par une voix féminine, et bientôt toute la salle applaudissait debout. Je me suis levée, un bras couvrant mes seins et l'autre tendu cachant mon sexe. J'ai fait un signe de remerciement de la tête et je suis sortie par le côté, où j'avais stratégiquement laissé un peignoir en soie. Je suis revenue, j'ai continué à remercier pour les applaudissements qui ne s'arrêtaient pas et j'ai décidé qu'il valait mieux sortir et ne plus revenir. Cela faisait partie du mystère.

Cependant, j'ai pu noter qu'une seule personne n'applaudissait pas, et se contentait de sourire : Mme Guimet.

Deux invitations sont arrivées le lendemain matin, l'une venant d'une femme, Madame Kireyevsky, qui me proposait de donner le même spectacle de danse dans un bal de charité pour lever des fonds pour les soldats russes blessés. L'autre venait de Madame Guimet qui m'appelait pour une promenade sur les bords de la Seine.

Les kiosques à journaux n'étaient pas encore couverts de cartes postales avec mon visage, il n'y avait pas encore de cigarettes, de cigares et de lotions portant mon nom ; je restais une illustre inconnue, mais je savais que j'avais fait le pas le plus important ; chacune de ces personnes dans le public était sortie fascinée et c'était la meilleure publicité que je pouvais avoir.

« Heureusement que les gens sont ignorants, a-t-elle dit. Parce que rien de ce que vous avez montré n'appartient à une tradition orientale. Vous avez dû inventer chaque pas à mesure que la soirée avançait. »

J'étais refroidie et j'ai pensé que le commentaire suivant évoquerait la désagréable et unique nuit que j'avais passée avec son mari.

« Les seuls qui connaissent cela sont les très ennuyeux anthropologues qui ont tout appris dans les livres ; ils ne pourront jamais vous dénoncer.

– Mais moi…

– Oui, je crois que vous êtes allée à Java et que vous connaissez les coutumes locales. Peut-être avez-vous été la maîtresse ou l'épouse d'un officier. Et, comme toute jeune fille, vous rêviez d'avoir un jour du succès à Paris ; c'est pourquoi vous vous êtes enfuie à la première occasion et êtes venue ici. »

Nous avons poursuivi notre marche, en silence. J'aurais pu continuer à mentir, chose que j'ai faite durant toute ma vie, et j'aurais pu mentir sur n'importe quoi, mais Mme Guimet connaissait parfaitement son sujet. Mieux valait attendre et voir jusqu'où irait cette conversation.

« J'ai quelques conseils à vous donner », a dit Mme Guimet quand nous commencions à traverser le pont qui menait à la gigantesque tour métallique.

J'ai demandé que nous nous asseyions. Il était difficile de me concentrer alors que nous marchions au milieu de toute cette foule. Elle a accepté et nous avons trouvé un banc au Champ-de-Mars. Quelques hommes, l'air concentré et pénétré, lançaient des boules de métal et tentaient d'atteindre une petite boule de bois, ce

qui me paraissait une scène absurde.

« J'ai parlé avec certains amis qui étaient présents à votre représentation et je sais que demain les journaux vont vous porter aux nues. En ce qui me concerne, ne vous inquiétez pas, je ne dirai rien à personne sur la “danse orientale”. »

J'écoutais toujours. Mais je n'avais aucun argument à lui opposer.

« Mon premier conseil est le plus difficile à suivre et n'a rien à voir avec votre performance : ne tombez jamais amoureuse.

« L'amour est un poison. Une fois amoureuse, vous perdez tout contrôle sur votre vie, car votre cœur et votre esprit appartiennent à une autre personne. Votre existence est menacée.

« Vous vous mettez à tout faire pour conserver la personne aimée et vous perdez la notion du danger. Cette chose inexplicable et périlleuse que l'on appelle amour balaie de la surface de la Terre tout ce que vous êtes et laisse à la place ce que la personne aimée désire que vous soyez. »

Je me suis souvenue des yeux de la femme d'Andreas avant qu'elle ne se tire dessus. L'amour nous tue d'un coup, sans laisser aucune preuve du crime.

Un gamin s'est approché d'une carriole pour acheter une glace. Mme Guimet a profité de cette scène pour me donner son second conseil.

« Les gens disent que la vie n'est pas si compliquée que ça, mais la vie est très compliquée. Ce qui est simple, c'est désirer une glace, une poupée, la victoire au jeu de boules où ces adultes – pères de famille responsables – suent et souffrent lorsqu'ils tentent d'atteindre avec une stupide boule de métal un petit morceau de bois. Il est simple de vouloir être célèbre, mais difficile de le rester plus d'un mois, un an, surtout quand cette célébrité est liée au corps. Il est simple de désirer un homme de tout son cœur, mais cela devient impossible quand cet homme est marié, a des enfants, et ne quittera sa famille pour rien au monde. »

Elle a fait une longue pause, ses yeux se sont emplis de larmes et j'ai compris qu'elle parlait de sa propre expérience.

C'était mon tour de parler. Sans reprendre haleine, j'ai raconté que oui, j'avais menti ; je n'étais pas née ni n'avais été élevée aux Indes hollandaises, mais j'avais connu l'endroit et la souffrance des femmes qui étaient arrivées là en quête d'indépendance et d'excitation et n'avaient trouvé que la solitude et l'ennui. J'ai tenté de reproduire le plus fidèlement possible la dernière conversation de la femme d'Andreas avec son mari, cherchant à consoler Mme Guimet, sans laisser entendre qu'elle parlait d'elle-même dans tous les conseils qu'elle me donnait.

« Tout en ce monde a deux côtés. Les personnes qui ont été abandonnées par ce dieu cruel appelé amour sont accusées de regarder vers le passé et de se

demander pourquoi elles ont fait tant de projets pour l'avenir. Mais si elles cherchaient plus loin dans leurs souvenirs, elles se rappelleraient le jour où cette graine a été plantée et comment elles l'ont laissée croître jusqu'à ce qu'elle devienne un arbre impossible à arracher. »

Ma main a touché instinctivement le petit sac où se trouvaient les semences que ma mère m'avait remises avant de mourir. Je les portais toujours avec moi.

« Alors, quand une femme ou un homme est abandonné par la personne aimée, il se concentre seulement sur sa propre douleur. Personne ne se demande ce qui se passe chez l'autre. Souffre-t-il aussi parce qu'il a choisi de rester avec sa famille à cause de la société, laissant de côté son propre cœur ? Toutes les nuits, ils doivent se coucher dans leurs lits sans parvenir à dormir, confus et perdus, pensant parfois qu'ils ont pris la mauvaise décision. D'autres fois, ils sont certains que c'est à eux de protéger leur famille et leurs enfants. Mais le temps n'est pas avec eux ; plus le moment de la séparation s'éloigne, plus les mauvais souvenirs s'effacent, ne laissant que la nostalgie de ce paradis perdu.

« Lui, il n'est plus d'aucun secours pour lui-même. Il est devenu distant, il semble occupé pendant les jours de semaine et, le samedi et le dimanche, il vient au Champ-de-Mars jouer aux boules avec ses amis tandis que son fils se contente d'une glace et que sa femme regarde d'un air perdu les robes élégantes qui défilent devant elle. Il n'y aura pas de vent assez fort pour que le bateau change de cap, il restera au port, se cantonnant aux eaux calmes. Tous souffrent ; ceux qui sont partis, ceux qui sont restés, les familles et les enfants. Mais personne ne peut plus rien faire. »

Mme Guimet a gardé les yeux fixés sur la pelouse récemment plantée au centre du jardin. Elle feignait de seulement « tolérer » mes paroles, mais je savais que je l'avais touchée en plein cœur et qu'il s'était remis à saigner. Au bout d'un moment, elle s'est levée et a suggéré que nous rentrions – ses domestiques devaient déjà être en train de préparer le dîner. Un artiste qui devenait célèbre et important voulait visiter le musée avec ses amis et ils finiraient la soirée en se rendant à sa galerie, où il avait l'intention de lui montrer quelques tableaux.

« Évidemment, son intention est de me vendre quelque chose. Et mon intention, c'est de rencontrer des gens différents, de sortir d'un monde que je connais assez et qui commence à m'ennuyer. »

Nous avons marché sans nous presser. Avant de traverser de nouveau le pont, en direction du Trocadéro, elle m'a demandé si j'aimerais me joindre à eux. J'ai dit oui, en précisant que j'avais laissé ma robe du soir à l'hôtel et que ma tenue n'était peut-être pas convenable pour l'occasion.

En réalité, je n'avais pas de robe du soir comparable en élégance et en beauté à ces robes « pour se promener dans le parc », que portaient les femmes que nous croisions. Et l'hôtel était une métaphore pour la pension où je vivais depuis deux mois, la seule qui permettait que j'emmène mes « invités » dans la chambre.

Mais les femmes savent se comprendre sans échanger un mot.

« Je peux vous prêter une robe pour ce soir, si vous le voulez. J'en ai beaucoup plus que je ne peux en porter. »

J'ai accepté d'un sourire et nous nous sommes dirigées vers chez elle.

Quand nous ne savons pas où la vie nous mène, nous ne sommes jamais perdus.

« Voici Pablo Picasso, le fameux artiste dont je vous ai parlé » ; lui qui, dès l'instant où nous avons été présentés, a oublié le reste des invités et n'a eu de cesse d'engager la conversation avec moi. Il a parlé de ma beauté, m'a demandé de poser pour lui, a dit que je devais aller avec lui jusqu'à Málaga, ne serait-ce que pour passer une semaine loin de cette folie qu'était Paris. Il n'avait qu'un but et il n'avait pas besoin de me dire lequel : coucher avec moi.

J'étais immensément embarrassée avec cet homme laid, mal élevé, aux yeux écarquillés, et qui se jugeait le plus grand d'entre les plus grands. Ses amis avaient l'air beaucoup plus intéressants, notamment un Italien, Amedeo Modigliani, qui paraissait plus noble, plus élégant et qui, à aucun moment, n'a essayé d'entamer de force la conversation. Chaque fois que Picasso terminait ses longues et incompréhensibles dissertations sur les révolutions qui se produisaient dans l'art, je me tournais vers Modigliani et cela semblait faire enrager l'Espagnol.

« Qu'est-ce que vous faites ? » a voulu savoir Amedeo.

J'ai expliqué que je me consacrais à la danse sacrée des tribus de Java. Il a paru ne pas bien comprendre mais, poliment, il a commencé à parler de l'importance des yeux dans la danse. Il était fasciné par les yeux et quand, par hasard, il allait au théâtre, il prêtait peu d'attention aux mouvements du corps et se concentrait sur ce que les yeux cherchaient à dire.

« J'espère que cela vient à l'esprit dans les danses sacrées de Java, parce que je ne sais rien d'elles. Je sais seulement qu'en Orient, ils arrivent à maintenir le corps complètement immobile et à concentrer dans leurs yeux toute la force de ce qu'ils veulent exprimer. »

Je ne savais pas exactement quoi répondre, et j'ai seulement fait un mouvement de la tête, dans un signe énigmatique qui pouvait être un oui ou un non, selon la façon dont il l'interpréterait. À chaque instant, Picasso interrompait la conversation avec ses théories, et l'élégant et bien élevé Amedeo attendait quelques minutes avant de revenir au sujet.

« Puis-je vous donner un conseil ? » a-t-il demandé alors que le dîner touchait à sa fin et que nous nous préparions tous à gagner l'atelier de l'Espagnol. J'ai acquiescé de la tête.

« Sachez ce que vous voulez et essayez de vous dépasser. Améliorez votre danse, exercez-vous beaucoup et mettez la barre très haut. Car telle est la mission de l'artiste : aller au-delà de ses limites. Un artiste qui désire peu, et finit par réussir, a échoué dans la vie. »

L'atelier de l'Espagnol n'était pas très loin et nous y sommes tous allés à pied. J'y ai vu des choses qui m'ont émerveillée et d'autres que j'ai tout simplement détestées. Mais n'est-ce pas cela la condition humaine ? Aller d'un extrême à l'autre sans passer par le milieu ? Pour le provoquer, je me suis arrêtée devant une peinture et j'ai demandé pourquoi il prenait plaisir à compliquer les choses.

« J'ai mis quatre ans pour apprendre à peindre comme un maître de la Renaissance, et toute ma vie pour me remettre à dessiner comme un enfant. Là se trouve le vrai secret : dans le dessin de l'enfant. Ce que vous voyez peut paraître infantile, mais c'est ce qu'il y a de plus important dans l'art. »

La réponse m'a paru brillante, mais je n'arrivais pas à oublier ma première impression et à le trouver plaisant.

Modigliani était déjà parti, Mme Guimet montrait des signes de fatigue, même si elle gardait la pose, et Picasso avait l'air incommodé par la jalousie de son amoureuse, Fernande. J'ai dit qu'il se faisait tard et chacun est parti de son côté. Je n'ai plus jamais revu Amedeo ni Pablo. J'ai seulement su que Fernande avait décidé de le quitter, mais je n'ai jamais connu la raison précise. Je l'ai revue une fois, quelques années plus tard, alors qu'elle travaillait comme vendeuse dans une boutique d'antiquités. J'ai fait semblant de ne pas la reconnaître, elle aussi, et elle a disparu de ma vie.

Dans les années suivantes – qui ont été peu nombreuses mais m'ont semblé interminables –, je n'ai regardé que le soleil et j'ai oublié les tempêtes. Je me suis laissé émerveiller par la beauté des roses et je n'ai pas fait attention aux épines. L'avocat qui m'a défendue au tribunal, sans grande conviction, a été l'un de mes nombreux amants. Par conséquent, Maître Édouard Clunet, si jamais les choses se passent exactement comme vous l'avez prévu et que je termine face à un peloton d'exécution, vous pourrez arracher cette page du cahier et la jeter. Malheureusement je n'ai plus personne à qui confier cela. Et nous savons tous que je ne serai pas morte à cause de cette stupide accusation d'espionnage, mais parce que j'ai décidé de vivre mon rêve et que le prix d'un rêve est toujours élevé.

Le strip-tease existait déjà – et il était permis par la loi – depuis la fin du siècle passé, mais il a toujours été considéré comme une simple exposition de chair humaine. J'ai transformé ce divertissement grotesque en art. Quand ils l'ont interdit de nouveau, j'ai pu continuer mes spectacles, parce qu'ils restaient autorisés par la loi, et que j'étais loin de la vulgarité des autres femmes qui se déshabillaient en public. Parmi ceux qui ont assisté à mes représentations se trouvaient des compositeurs comme Puccini et Massenet, des ambassadeurs comme Von Klunt et Antonio Gouvea, des magnats comme le baron de Rothschild et Gaston Menier. J'ai du mal à croire qu'au moment où j'écris ces lignes ils ne soient pas en train de faire quelque chose pour obtenir ma liberté. En fin de compte, le capitaine Dreyfus, injustement accusé, n'est-il pas revenu de l'île du Diable ? Beaucoup se réjouiront : il était innocent ! Oui, mais moi aussi. Il n'existe aucune preuve concrète contre moi, à part ce dont je me vantais moi-même pour me donner de l'importance quand j'ai abandonné la danse. J'étais pourtant une excellente danseuse, représentée par l'agent le plus important de l'époque, M. Astruc, qui négociait aussi pour les grands talents russes.

Astruc a presque obtenu que je danse avec Nijinski à la Scala de Milan. Mais l'agent – et amant – du danseur m'a considérée comme une personne difficile, instable et insupportable. Le sourire aux lèvres, il m'a condamnée à montrer mon art seule, sans aucun soutien de la presse italienne ni des directeurs du théâtre. Quand j'ai appris la nouvelle, une part de mon âme est morte. Je savais que je

vieillissais et que, sous peu, je n'aurais plus la même souplesse et la même légèreté ; et les journaux sérieux, qui m'avaient couverte de louanges au début, se retournaient maintenant contre moi.

Et les imitatrices ? Dans tous les coins apparaissaient des affiches annonçant des choses du genre : « la nouvelle Mata Hari ». Elles se contentaient de secouer leur corps de manière grotesque et d'enlever leurs vêtements ; sans art et sans inspiration.

Je ne peux pas me plaindre d'Astruc, bien qu'à ce stade la dernière chose qu'il désire soit de voir son nom associé au mien. Il était apparu quelques jours après la série de représentations de bienfaisance que j'avais faite pour lever des fonds et aider les soldats russes blessés. Il craignait sincèrement que tout cet argent, résultat de tables vendues à prix d'or, ne finisse sur les champs de bataille du Pacifique, où les Japonais mettaient une raclée aux hommes du tsar. Pourtant, c'étaient les premières représentations après le musée Guimet et tout le monde était content du résultat : je pouvais intéresser davantage de gens à mon travail, Mme Kireyevsky remplissait ses coffres et me donnait une partie de l'argent, les aristocrates pensaient qu'ils contribuaient à une bonne cause et tous, absolument tous, avaient la possibilité de voir une belle femme nue sans que cela cause un quelconque embarras.

Astruc m'a aidée à trouver un hôtel digne de ma renommée grandissante, il a arrangé des contrats dans tout Paris. Il a obtenu que je me produise dans la plus importante salle de spectacles de l'époque, l'Olympia. Fils d'un rabbin belge, Astruc était capable de parier tout ce qu'il avait sur des personnes totalement inconnues et qui sont devenues les icônes de l'époque, comme Caruso et Rubinstein. Au bon moment, il m'a fait connaître le monde. Grâce à lui, j'ai changé complètement ma manière de me comporter, j'ai commencé à gagner plus d'argent que je n'avais jamais imaginé, je me suis produite dans les principales salles de spectacle de la ville et j'ai pu, finalement, m'offrir le luxe de ce que j'appréciais le plus au monde : la mode.

Je ne sais pas combien j'ai dépensé, parce que Astruc me disait qu'il était de mauvais goût de demander le prix.

« Choisissez, faites livrer à l'hôtel où vous vivez et je me charge du reste ».

Maintenant, à mesure que j'écris ces lignes, je commence à me demander : est-ce qu'il conservait une partie de l'argent ?

Mais je ne peux pas continuer ainsi. Je ne peux pas garder cette amertume dans mon cœur, parce que si jamais je sors d'ici – et c'est ce que j'espère, parce qu'il est simplement impossible que je sois abandonnée de tous – j'aurai quarante

et un ans et je veux encore avoir le droit d'être heureuse. J'ai pris beaucoup de poids, et je pourrai difficilement reprendre la danse, mais le monde a beaucoup plus que cela à offrir.

Je préfère penser à Astruc comme à quelqu'un qui a su risquer toute sa fortune en construisant un théâtre et en l'inaugurant avec le *Sacre du printemps*. Le compositeur était un illustre inconnu dont je ne me rappelle pas le nom, mais la vedette était cet idiot de Nijinski, qui a imité la scène de masturbation que j'ai faite à Paris lors de ma première présentation.

Je préfère me souvenir d'Astruc comme de celui qui, un jour, m'a invitée à prendre le train jusqu'en Normandie, parce que nous avions tous les deux parlé la veille de notre envie de voir la mer. Cela faisait presque cinq ans que nous travaillions ensemble.

Nous sommes restés assis sur la plage, sans beaucoup parler, puis j'ai pris une page de journal dans mon sac et je la lui ai tendue pour qu'il la lise.

« *La décadente Mata Hari : beaucoup d'exhibitionnisme et peu de talent* », disait le titre de l'article.

« Il a été publié aujourd'hui », ai-je dit.

Pendant qu'il lisait, je me suis levée, j'ai marché jusqu'au bord de l'eau et j'ai ramassé quelques pierres.

« Contrairement à ce que vous pensez, j'en ai assez. Je me suis éloignée de mes rêves et je ne suis pas – loin de là – la personne que j'imaginais devenir.

– Comment ? a dit Astruc, surpris. Je représente seulement les plus grands artistes et vous en faites partie ! Une simple critique de quelqu'un qui n'a rien de mieux à écrire peut vous mettre dans cet état ?

– Non. Mais c'est la première chose que je lis à mon sujet depuis longtemps. Je disparais rapidement des théâtres et de la presse. Les gens me voient seulement comme une prostituée qui se dénude en public, sous prétexte de faire de l'art. »

Astruc s'est levé et il est venu vers moi. À son tour il a ramassé des pierres par terre et en a jeté une dans l'eau, loin du déferlement des vagues.

« Je ne représente pas des prostituées, parce que ce serait la fin de ma carrière. Il est vrai que j'ai dû expliquer à un ou deux de mes protégés pourquoi j'avais une affiche de Mata Hari dans mon bureau. Et savez-vous ce que j'ai dit ? Que ce que vous faites, c'est répéter un mythe de Sumer, dans lequel la déesse Inanna va jusqu'au monde interdit. Elle doit traverser sept portes ; à chacune d'elles se trouve un gardien et, pour payer son passage, elle retire des pièces de son vêtement. Un grand écrivain britannique, qui a dû s'exiler à Paris et a fini par

mourir dans la solitude et la misère, a écrit une pièce de théâtre qui un jour deviendra un classique. Il raconte l'histoire d'Hérode et comment il a obtenu la tête de Jean-Baptiste.

« Salomé ! Où se trouve cette pièce ? »

Je commençais à me sentir mieux.

« Je n'ai pas les droits. Et je ne peux plus retrouver son auteur, Oscar Wilde, à moins d'aller jusqu'au cimetière invoquer son esprit. Trop tard. »

De nouveau sont revenues la frustration, la misère, l'idée que bientôt je serais vieille, laide et pauvre. J'avais dépassé les trente ans – un âge crucial. J'ai pris une pierre et je l'ai jetée avec plus de force qu'Astruc.

« Pierre, va-t'en loin d'ici et emporte mon passé avec toi. Toutes mes hontes, toute ma culpabilité et les erreurs que j'ai commises. »

Astruc a lancé sa pierre, m'expliquant que je n'avais commis aucune erreur. J'avais exercé ma volonté. Je ne l'ai pas écouté et j'ai jeté une autre pierre.

« Et celle-là, c'est pour les abus qu'ont supportés mon corps et mon âme. Depuis ma première et terrible expérience sexuelle jusqu'au moment présent, où je couche avec des hommes riches, réalisant des actes qui finissent par me noyer de larmes. Tout ça pour du pouvoir, de l'argent, des robes, des choses qui vont vieillir. Je suis sans cesse tourmentée par les cauchemars que je me suis inventé.

« Mais vous n'êtes pas heureuse ? » m'a demandé Astruc, de plus en plus surpris. Après tout, nous avions décidé de passer un après-midi agréable sur la plage.

Je n'arrêtais pas de lancer des pierres, chaque fois plus furieuse et chaque fois plus surprise de moi-même. Le lendemain ne ressemblait plus au lendemain, et le présent n'était plus le présent, mais un puits que je creusais à chaque pas que je faisais. D'un côté et de l'autre les gens se promenaient, les enfants jouaient, les mouettes faisaient d'étranges mouvements dans le ciel et les vagues venaient plus calmement que je l'imaginais.

« Celle-là, c'est parce que je rêve d'être acceptée et respectée, bien que je ne doive rien à personne. Pourquoi ai-je besoin de cela ? Perdre mon temps dans des préoccupations inutiles, des regrets, de l'aveuglement – cet aveuglement qui finit par me rendre esclave et m'enchaîner à un rocher d'où je ne peux plus partir et où je sers d'aliment à des rapaces. »

Je ne parvenais pas à pleurer. Les pierres disparaissaient dans l'eau, tombant peut-être les unes à côté des autres et reconstruisant Margaretha Zelle sous la surface. Mais je ne voulais pas redevenir celle qui avait regardé dans les yeux la femme d'Andreas et avait tout compris. Celle qui m'avait dit, sans mentionner

ces mots exacts, que nos vies étaient planifiées dans leurs moindres détails : naître, étudier, aller à l'université à la recherche d'un mari, se marier – même si c'est avec le pire des hommes, seulement pour empêcher les autres de dire que personne ne nous aime. Et avoir des enfants, vieillir, passer la fin de ses jours avec sa chaise sur le trottoir à regarder les passants, feignant de tout savoir de la vie, mais ne pouvant faire taire la voix du cœur qui dit : *Tu aurais pu tenter autre chose.*

Une mouette s'est approchée de nous, a poussé un cri strident et s'est de nouveau éloignée. Elle est arrivée tellement près qu'Astruc a mis le bras sur ses yeux, pour les protéger. Ce cri m'a fait revenir à la réalité : j'étais de nouveau une femme célèbre, sûre de sa beauté.

« Je veux arrêter. Je ne veux pas continuer à vivre comme ça. Combien de temps puis-je encore travailler comme actrice et danseuse ? »

Il a été honnête dans sa réponse :

« Peut-être encore cinq ans.

– Alors arrêtons maintenant. »

Astruc m'a pris la main :

« Nous ne pouvons pas ! Il y a encore des contrats à honorer et je serais mis à l'amende si je ne le fais pas. En outre, vous devez gagner votre vie. Vous n'allez pas finir vos jours dans cette pension immonde où je vous ai trouvée, n'est-ce pas ?

– Nous honorerons les contrats. Vous avez été bon avec moi et je ne vous laisserai pas payer pour mes délires de grandeur ou de bassesse. Mais ne vous en faites pas, je sais comment continuer à gagner ma vie. »

Et, sans trop réfléchir, j'ai commencé à lui raconter mon histoire – chose que jusqu'alors j'avais gardée pour moi, parce que tout n'était que mensonge sur mensonge. À mesure que je parlais, les larmes ont commencé à jaillir. Astruc m'a demandé si j'allais bien, mais j'ai continué à tout raconter. Alors il s'est tu et m'a écoutée. Dans le même temps que je me résignais à mon sort, j'avais l'impression de tomber dans un puits noir. Pourtant, à mesure que j'affrontais mes blessures et mes cicatrices, je me sentais plus forte. Les larmes avaient une voix propre et elles ne surgissaient pas de mes yeux, mais de la part la plus profonde et obscure de mon cœur, me contant une histoire que même moi je ne connaissais pas bien. J'étais sur un radeau qui naviguait dans l'obscurité complète mais, au loin, sur l'horizon, brillait la lumière d'un phare qui finirait par le conduire sur la terre ferme, si la mer agitée le permettait et s'il n'était pas trop tard.

Je n'avais jamais fait cela avant. J'avais toujours pensé que si je parlais de mes blessures je finirais par les rendre encore plus réelles et, pourtant, il arrivait exactement le contraire : elles étaient cicatrisées par mes larmes.

Parfois je donnais des coups de poing dans les galets de la plage et mes mains saignaient, mais je ne sentais même pas la douleur, parce que j'étais guérie. J'ai compris pourquoi les catholiques se confessaient, même en sachant que les prêtres avaient commis des péchés identiques ou pires que les leurs. Peu importait celui qui écoutait ; ce qui comptait, c'était de laisser la blessure ouverte pour que le soleil la purifie et que l'eau de pluie la lave. C'est ce que j'étais en train de faire, devant un homme avec qui je ne partageais aucune intimité. Et c'était précisément pourquoi je pouvais le faire si librement.

Très longtemps après, quand j'ai cessé de sangloter et que j'ai laissé le bruit des vagues me calmer, Astruc m'a prise gentiment par le bras. Il a dit que le dernier train pour Paris allait bientôt partir et qu'il vaudrait mieux nous presser. En chemin, Astruc m'a raconté toutes les nouvelles du milieu artistique, qui couchait avec qui et qui avait été renvoyé de telle place.

Je riais et en demandais davantage. C'était un homme sage et élégant, il savait que mes larmes avaient laissé échapper toutes ces choses qui étaient en moi, et qu'elles avaient été enfouies dans le sable, où elles devaient rester jusqu'à la fin des temps.

« Nous vivons le meilleur moment de notre histoire. Quand êtes-vous arrivée ici ?

– À l'époque de l'Exposition universelle ; Paris était différent, plus provincial, même si je l'ai pris pour le centre du monde. »

Le soleil de l'après-midi entrait par la fenêtre de la somptueuse chambre située dans l'hôtel Élysée Palace. Nous étions entourés de tout ce que la France pouvait offrir de meilleur : champagne, absinthe, chocolats, fromages, et le parfum de fleurs fraîchement coupées. Au-dehors, on pouvait voir la grande tour qui portait maintenant le nom de son constructeur, Eiffel.

Il a regardé lui aussi vers l'immense structure de fer.

« Elle n'a pas été construite pour demeurer ici après la fin de l'exposition. J'espère qu'on démontera rapidement cette monstruosité. »

J'aurais pu le contredire uniquement pour qu'il présente d'autres arguments et finisse par l'emporter. Mais je me suis tue, pendant qu'il parlait de la belle époque que vivait le pays. La production industrielle avait triplé, l'agriculture était maintenant aidée par des machines capables de faire – seules – le travail de dix hommes, les magasins étaient pleins et la mode avait complètement changé. Cela me plaisait beaucoup, j'avais enfin une excuse pour aller dans les boutiques renouveler ma garde-robe au moins deux fois par an.

« Vous avez constaté que même la cuisine a meilleur goût ? »

Je l'avais bien constaté, oui, et cela n'arrangeait pas mes affaires, car je commençais à prendre du poids.

« Le président de la République m'a dit que le nombre de bicyclettes était passé de trois cent soixante-quinze mille à la fin du siècle dernier à plus de trois millions aujourd'hui. Les maisons ont l'eau courante, le gaz, et les gens peuvent partir loin pendant les vacances. La consommation de café a quadruplé et l'on peut acheter du pain sans que des files se forment devant les boulangeries. »

Pourquoi me faisait-il cette conférence ? Il était temps de bâiller et de reprendre le rôle de « femme stupide ».

L'ancien ministre de la Guerre – actuel député à l'Assemblée nationale –, Adolphe Messimy, s'est levé de son lit et a commencé à mettre ses vêtements, avec toutes ses médailles et ses galons. Ce jour-là, il avait une rencontre avec

son ancien bataillon et il ne pouvait pas y aller habillé en simple civil.

« Nous avons beau détester les Anglais, au moins ils ont raison sur un point : ils sont plus discrets quand ils s'habillent pour aller à la guerre dans leurs horribles uniformes marron. Nous, a contrario, nous pensons que nous devons mourir avec élégance, avec ces pantalons et ces képis rouges, qui crient à l'ennemi : “Eh, pointez vos carabines et vos canons par ici, vous ne nous voyez pas ?” »

Il a ri de sa propre boutade, j'ai ri aussi pour lui faire plaisir et j'ai commencé à m'habiller. J'avais perdu depuis longtemps l'illusion d'être aimée pour ce que j'étais et maintenant j'acceptais sans le moindre problème les fleurs, les flatteries et l'argent, qui nourrissaient mon ego et ma fausse identité. J'en étais certaine, j'arriverais un jour au tombeau sans avoir connu l'amour, mais quelle différence cela faisait-il ? Pour moi, amour et pouvoir étaient la même chose.

Je n'étais cependant pas assez bête pour permettre aux autres de s'en apercevoir. Je me suis approchée de Messimy et je lui ai donné un baiser sonore sur la joue, dont la moitié était couverte par ces moustaches qui ressemblaient à celles de mon infortuné mari.

Il a posé une grosse enveloppe pleine de billets de mille francs sur la table.

« Ne vous méprenez pas, mademoiselle. Comme je parlais du progrès du pays, je pense que l'heure est venue de soutenir la consommation. Je suis un officier qui gagne beaucoup et dépense modérément. Je dois donc contribuer un peu en stimulant la consommation. »

De nouveau il a ri de sa boutade parce qu'il croyait, sincèrement, que j'étais fascinée par toutes ces médailles et par son intimité avec le président de la République, qu'il ne manquait pas de mentionner chaque fois que nous nous rencontrions.

S'il avait compris que tout était faux, que l'amour, pour moi, n'obéissait à aucune règle, il aurait peut-être fini par s'éloigner et, après, par me punir. Il n'était pas là seulement pour le sexe, mais pour se sentir aimé, comme si la passion d'une femme pouvait vraiment éveiller chez lui la sensation d'être tout-puissant.

Oui, amour et pouvoir étaient la même chose – et pas seulement pour moi.

Il est sorti et je me suis habillée sans me presser. Ma rencontre suivante était hors de Paris, et tard le soir. Je passerais à l'hôtel, je mettrais ma plus belle robe et je me dirigerais vers Neuilly, où mon amant le plus fidèle avait acheté une villa en mon nom. J'avais pensé lui demander aussi une voiture avec chauffeur, mais je m'étais dit qu'il se méfierait.

Évidemment, j'aurais pu être plus – disons – exigeante avec lui. Il était marié, banquier, avec une immense réputation et la moindre insinuation en public aurait été une fête pour les journaux, qui ne s'intéressaient plus qu'à mes « célèbres amants » et avaient complètement oublié mon long travail autour de la danse.

Pendant mon procès, j'ai su que quelqu'un dans le hall de l'hôtel faisait semblant de lire un journal mais, en réalité, surveillait chacun de mes mouvements. Dès que je suis sortie, il s'est levé de sa place et, discrètement, m'a suivie.

Je me suis promenée sur les boulevards de la plus belle ville du monde, j'ai vu les cafés pleins, les gens bien habillés marchant d'une rue à l'autre, j'ai écouté la musique des violons qui sortait par les portes et les fenêtres de bâtiments sophistiqués et j'ai pensé que, finalement, la vie avait été bonne avec moi. Il n'était pas nécessaire de faire chanter qui que ce soit, il suffisait de savoir comment administrer les dons que j'avais reçus, et j'aurais une vieillesse tranquille. En outre, si je parlais d'un seul homme avec qui j'avais couché, tous les autres fuiraient immédiatement ma compagnie, de peur d'être à leur tour objets de chantage.

Je projetais d'aller jusqu'au château que mon ami banquier avait fait construire pour « sa vieillesse ». Le pauvre, il était déjà vieux mais ne voulait l'admettre. J'y resterais deux ou trois jours à pratiquer l'équitation et, le dimanche, je serais de retour à Paris et me rendrais directement à l'hippodrome de Longchamp, montrer à tous ceux qui m'enviaient et m'admiraient que j'étais une excellente amazone.

Mais avant la tombée de la nuit, pourquoi ne pas prendre une bonne camomille ? Je me suis assise à l'extérieur d'un café et les gens m'ont regardée, parce que mon visage et mon corps étaient maintenant sur diverses cartes postales disponibles dans toute la ville. J'ai fait semblant d'être perdue dans des rêveries, avec l'air de quelqu'un qui a des choses très importantes à faire.

Avant même que j'aie l'occasion de commander quelque chose, un homme s'est approché et a fait l'éloge de ma beauté. J'ai réagi avec l'air ennuyé habituel et je l'ai remercié d'un sourire formel, tournant tout de suite la tête. Mais l'homme n'a pas bougé.

« Une bonne tasse de café va vous mettre en forme pour le restant de la journée. »

Je n'ai pas répondu. Il a fait signe au garçon et l'a prié de me servir.

« Une camomille, s'il vous plaît », ai-je dit au garçon.

Son français était alourdi par un accent qui aurait pu être hollandais ou allemand.

L'homme a souri. Il a touché le bord de son chapeau comme s'il prenait congé, mais, en réalité, il me saluait. Il m'a demandé si cela me dérangerait qu'il s'assoie là quelques minutes. J'ai répondu que oui, je préférais être seule.

« Une femme comme Mata Hari n'est jamais seule », a dit le nouveau venu. Le fait qu'il m'ait reconnue lui a permis de toucher une corde sensible : la vanité. Cependant je ne l'ai pas invité à s'asseoir.

« Vous êtes peut-être à la recherche de choses que vous n'avez pas encore trouvées, a-t-il poursuivi.

« Vous êtes manifestement la mieux habillée de toute la ville – j'ai lu ça dans un magazine récemment –, il ne vous reste pas grand-chose à conquérir, n'est-ce pas ? Et soudain, la vie devient d'un ennui complet. »

Apparemment, c'était là un admirateur invétéré, comment savait-il des choses qui ne sont publiées que dans les magazines féminins ? Lui donnerais-je une chance ? Après tout, il était encore tôt pour arriver à Neuilly et dîner avec le banquier.

« Réussissez-vous encore à être surprise ? a-t-il insisté.

– Bien sûr. À chaque instant je me découvre nouvelle. C'est ce qu'il y a de plus intéressant dans la vie. »

Il n'a pas réitéré sa demande : il a simplement tiré une chaise, s'est assis à ma table et quand le garçon est arrivé avec la tisane, il a commandé une grande tasse de café pour lui, faisant un geste qui signifiait : *je règle la note.*

« La France marche vers une crise. Et il va être très difficile d'en sortir. »

Cet après-midi-là, j'avais entendu exactement le contraire. Mais apparemment tout homme a une opinion sur l'économie, un sujet qui ne m'intéressait absolument pas.

J'ai décidé d'entrer un peu dans son jeu. J'ai répété comme un perroquet tout ce que Messimy m'avait dit à propos de ce qu'il appelait « la Belle Époque ». Il n'a manifesté aucune surprise.

« Je ne parle pas seulement de la crise économique, je parle de crises personnelles, de crises des valeurs. Vous croyez que les gens se sont déjà habitués à la possibilité de converser à distance, grâce à cette invention que les Américains ont apportée à l'Exposition de Paris et qui maintenant se trouve dans toute l'Europe ?

« Durant des millions d'années, l'homme a toujours parlé avec ce qu'il pouvait voir. Brusquement, en à peine une décennie, “voir” et “parler” ont été séparés. Nous pensons que nous y sommes accoutumés mais nous n'avons pas conscience de l'immense impact que cela a sur nos réflexes. Notre corps n'est simplement

pas encore habitué.

« Le résultat concret c'est que, quand nous parlons au téléphone, nous arrivons à entrer dans un état très semblable à certaines transes magiques ; nous découvrons d'autres choses sur nous-mêmes. »

Le garçon est revenu avec la note. Il s'est tu jusqu'à ce que l'homme se soit éloigné.

« Je sais que vous devez en avoir assez de voir à tous les coins de rue une vulgaire strip-teaseuse se disant la remplaçante de la grande Mata Hari. Mais la vie est ainsi ; personne n'apprend. Les philosophes grecs… Je vous ennuie, mademoiselle ? »

J'ai fait un signe négatif de la tête et il a continué.

« Laissons là les philosophes grecs. Ce qu'ils disaient voilà des milliers d'années s'applique encore à ce qui se passe aujourd'hui. Alors le fait n'est pas nouveau. En vérité, j'aimerais vous faire une proposition. »

Un de plus, a pensé Mata Hari.

« Tandis qu'ici on ne vous traite plus avec le respect que vous méritez, peut-être aimeriez-vous vous présenter dans un endroit où l'on a entendu parler de vous comme de la plus grande danseuse du siècle ? Je parle de Berlin, la ville d'où je viens. »

C'était une proposition tentante.

« Je peux vous mettre en contact avec mon imprésario… »

Mais le nouveau venu a coupé court.

« Je préfère traiter directement avec vous. Votre imprésario est d'une race que nous n'apprécions pas beaucoup, ni en France, ni en Allemagne. »

C'était étrange cette histoire : détester quelqu'un seulement à cause de sa religion. Je le voyais avec les juifs mais avant, quand j'étais à Java, j'avais entendu parler de certains massacres perpétrés par l'armée seulement parce que ces gens adoraient un dieu sans visage et avaient un livre sacré dont ils affirmaient qu'il avait été dicté par un ange à un prophète, dont je ne me rappelais pas non plus le nom. Un jour, quelqu'un m'avait donné une copie de ce livre appelé Coran, mais seulement pour que je puisse apprécier la calligraphie arabe. Pourtant, quand mon mari était rentré à la maison, il avait saisi le cadeau et l'avait fait brûler.

« Mes associés et moi vous paierons grassement », a-t-il poursuivi en révélant une grosse somme d'argent. J'ai demandé combien cela faisait en francs et j'ai été abasourdie par la réponse. J'ai eu envie de dire oui immédiatement, mais une femme qui se respecte n'agit pas sur une impulsion.

« Là-bas vous serez reconnue comme vous le méritez. Paris est toujours injuste avec ses enfants, surtout quand ils cessent d'être de la nouveauté. »

Il ne savait pas qu'il m'offensait, parce que c'était exactement ce que je me disais en chemin. Je me suis rappelé la journée sur la plage avec Astruc, qui n'était pas là pour prendre part à l'accord. Cependant, il ne pouvait rien faire au risque d'effrayer sa proie.

« Je vais réfléchir », ai-je dit sèchement.

Nous nous sommes séparés et il m'a expliqué où il était logé, disant qu'il attendrait la réponse jusqu'au lendemain, où il devait retourner dans sa ville. J'ai quitté le café et suis allée directement au bureau d'Astruc. J'avoue que de voir toutes ces affiches de gens qui commençaient seulement à être célèbres, j'ai ressenti une immense tristesse. Mais je ne pouvais pas remonter le temps.

Astruc m'a reçue avec sa courtoisie habituelle, comme si j'étais son artiste la plus importante. Je lui ai relaté la conversation et j'ai dit que, quoi qu'il arrive, il recevrait sa commission.

Il n'a dit qu'une seule chose :

« Mais, maintenant ? »

Je n'ai pas bien compris. J'ai pensé qu'il était légèrement malhonnête avec moi.

« Oui, maintenant. J'ai encore énormément à faire sur scène. »

Il a acquiescé, m'a souhaité beaucoup de bonheur et dit qu'il n'avait pas besoin de sa commission, suggérant qu'il était peut-être temps de commencer à économiser l'argent et cesser de tant dépenser en vêtements.

J'ai approuvé et je suis sortie. J'ai pensé qu'il était encore ébranlé par l'échec qu'avait été la première de son théâtre. Il devait être au bord de la ruine. Évidemment, lancer quelque chose comme le *Sacre du printemps* et mettre un plagiaire comme Nijinski dans le rôle principal, c'était demander que des vents contraires fassent exploser le bateau qu'il avait construit.

Le lendemain, je suis entrée en contact avec l'étranger et je lui ai dit que j'acceptais la proposition, mais pas sans présenter d'abord une série d'exigences plus absurdes les unes que les autres, auxquelles j'étais d'ailleurs prête à renoncer. Mais à ma surprise, il m'a seulement traitée d'extravagante et il a dit qu'il acceptait tout, parce que les vrais artistes sont ainsi.

Qui était la Mata Hari qui, un jour pluvieux, a pris le premier train venu dans l'une des nombreuses gares de la ville, sans savoir quel était le prochain tour que le destin lui réservait, seulement rassurée de se rendre dans un pays où la langue ressemblait à la sienne, de sorte qu'elle ne serait jamais perdue ?

Quel âge avais-je ? Vingt ? Vingt et un ans ? Je n'avais jamais dit que j'avais plus de vingt-deux ans, même si le passeport que je portais avec moi disait que j'étais née le 7 août 1876 et, tandis que le train se dirigeait vers Berlin, le journal indiquait la date du 11 juillet 1914. Mais je ne voulais pas faire les comptes ; je m'intéressais davantage à ce qui s'était passé quinze jours auparavant. Le cruel attentat à Sarajevo où avaient perdu la vie l'archiduc Ferdinand et sa très élégante femme, dont la seule faute avait été de se trouver à ses côtés quand un anarchiste fou avait tiré.

De toute manière, je me sentais complètement différente de toutes les autres femmes qui se trouvaient dans ce wagon. J'étais l'oiseau exotique qui traversait une terre dévastée par la pauvreté d'esprit de tous. J'étais le cygne au milieu de canards qui se refusaient à grandir, craignant l'inconnu. Je regardais les couples autour de moi et je me sentais complètement vulnérable ; tant d'hommes avaient été avec moi, et j'étais là, seule, sans personne pour me tenir la main. Il est vrai que j'avais refusé beaucoup de propositions. J'avais déjà fait mon expérience dans cette vie et je n'avais pas l'intention de la répéter, de souffrir à nouveau, pour quelqu'un qui ne le mérite pas et finir par vendre mon corps pour beaucoup moins, pour la prétendue sécurité d'un foyer.

L'homme à côté de moi, Franz Olav, regardait par la fenêtre, et avait l'air préoccupé. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas, mais il ne m'a pas répondu ; maintenant que j'étais sous son contrôle, il n'avait plus besoin de répondre. Tout ce que je devais faire, c'était danser et danser, même si je n'avais plus la même souplesse qu'avant. Mais avec un peu d'entraînement, et grâce à ma passion pour les chevaux, je serais assurément prête à temps pour la première. La France ne m'intéressait plus : elle avait pompé ce que j'avais de meilleur et m'avait jetée, donnant la préférence aux artistes russes, ou à d'autres nés dans des lieux comme le Portugal, la Norvège, l'Espagne, répétant la méthode que j'avais utilisée à mon arrivée. Montre quelque chose d'exotique que tu as appris dans ton pays et les

Français, toujours avides de nouveautés, y croiront certainement.

Pour très peu de temps, mais ils y croiront.

À mesure que le train avançait dans l'intérieur de l'Allemagne, je voyais des soldats marcher vers la frontière occidentale. C'étaient des bataillons et encore des bataillons de gigantesques mitrailleuses et des canons tirés par des chevaux.

De nouveau j'ai tenté d'engager la conversation :

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Mais je n'ai obtenu qu'une réponse énigmatique :

« Quoi qu'il se passe, je veux savoir si nous pouvons compter sur votre aide. Les artistes sont très importants en ce moment. »

Il n'était pas possible qu'il parle de guerre, car rien n'avait été publié à ce sujet et les journaux français étaient beaucoup plus inquiets de rapporter les ragots de salon ou de se plaindre de tel cuisinier qui venait de perdre une décoration du gouvernement. Nos pays se haïssaient, mais c'était normal.

Quand un pays devient le plus important du monde, il y a toujours un prix à payer. L'Angleterre avait son empire où le soleil ne se couche jamais, mais demandez à quelqu'un s'il préférerait connaître Londres ou Paris. N'ayez aucun doute sur la réponse. Ce serait la ville traversée par la Seine, avec ses cathédrales, ses boutiques, ses théâtres, ses peintres, ses musiciens, et – pour les plus audacieux – ses cabarets, célèbres dans le monde entier, comme les Folies-Bergère, le Moulin-Rouge, le Lido.

Il suffisait de demander ce qui était le plus important : une tour avec une horloge détestable, un roi qui n'apparaissait jamais en public ou une gigantesque structure d'acier, la plus grande tour verticale du monde, qui commençait à être connue dans toute l'Europe par le nom de son créateur, la tour Eiffel. Le monumental Arc de triomphe, l'avenue des Champs-Élysées qui offrait le meilleur de ce que l'argent permettait d'acheter.

L'Angleterre, avec tout son pouvoir, détestait aussi la France, mais elle ne préparait pas pour autant des navires de guerre.

À mesure que le train traversait le sol allemand, des troupes et encore des troupes se dirigeaient vers l'ouest.

J'ai de nouveau insisté auprès de Franz et de nouveau j'ai reçu la même réponse énigmatique.

« Je suis prête à aider, ai-je dit. Mais comment puis-je le faire si je ne sais pas de quoi il s'agit ? »

Pour la première fois il a décollé sa tête de la fenêtre et s'est tourné vers moi.

« Moi non plus je ne sais pas. J'ai été engagé pour vous mener jusqu'à Berlin,

faire que vous dansiez pour notre aristocratie et qu'un jour – je n'ai pas la date exacte – vous vous rendiez au ministère des Affaires étrangères. C'est l'un de vos admirateurs qui m'a donné assez d'argent pour vous contacter, bien que vous soyez une des artistes les plus extravagantes que j'aie connues. J'espère que mon investissement sera payant. »

Avant de refermer ce chapitre de mon histoire, cher et détesté Maître Clunet, j'aimerais parler un peu plus de moi, car c'est pour cela que j'ai commencé à écrire ces pages qui sont devenues un journal, dans lequel ma mémoire a pu me trahir.

Croyez-vous vraiment – de tout votre cœur – que s'ils avaient choisi quelqu'un devant espionner pour l'Allemagne, la France ou même pour la Russie, ils auraient opté pour une personne qui était constamment sous la surveillance du public ? Cela ne vous paraît-il pas totalement absurde ?

Quand j'ai pris ce train pour Berlin, je pensais que j'avais laissé mon passé derrière moi. À chaque kilomètre parcouru, je m'éloignais de tout ce que j'avais vécu, même des bons souvenirs, de la découverte de mon talent sur scène et en dehors, des moments où chaque rue et chaque fête à Paris était une grande nouveauté pour moi. Maintenant je comprends que je ne peux pas me fuir. En 1914, au lieu de retourner en Hollande, il aurait été très facile de rencontrer quelqu'un qui aurait pris soin de ce qui restait de mon âme, de changer encore une fois de nom, de me rendre dans un des nombreux endroits du monde où mon visage n'était pas connu et de tout recommencer.

Mais cela signifiait vivre le restant de mes jours divisée entre celle qui peut être tout et celle qui n'a jamais rien été. Même prisonnière, mon esprit reste libre. Tandis que tout le monde prend part à une bataille sans fin et guette les survivants au milieu du carnage, je n'ai plus besoin de lutter, seulement d'attendre qu'on décide qui je suis. Si on me juge coupable, un jour la vérité refera surface et le manteau de la honte sera étendu sur la tête de mes accusateurs, celle de leurs enfants, de leurs petits-enfants, de leurs parents.

Je crois sincèrement que le président est un homme d'honneur. Que mes amis, toujours gentils et prêts à m'aider quand j'avais tout, restent à mes côtés à présent que je n'ai rien. Le jour vient de se lever, j'entends les oiseaux et le bruit de la cuisine en bas. Les autres prisonnières dorment, certaines apeurées, d'autres résignées à leur sort. J'ai dormi jusqu'au premier rayon de soleil, qui m'a apporté l'espoir de la justice, bien qu'il ne soit pas entré dans ma cellule, mais ait seulement montré sa force dans le petit morceau de ciel que j'aperçois d'ici.

Je ne sais pas pourquoi la vie m'a fait traverser tant d'épreuves en si peu de

temps.

Pour voir si j'arrivais à supporter les moments difficiles.

Pour voir de quoi j'étais faite.

Pour que j'acquière de l'expérience.

Mais il y a d'autres méthodes, d'autres moyens d'obtenir cela.

Elle n'avait pas besoin de me faire étouffer dans l'obscurité de mon âme, de me faire traverser cette forêt pleine de loups et d'autres animaux sauvages, sans une seule main pour me guider.

La seule chose que je sais, c'est que cette forêt, aussi effrayante soit-elle, a une sortie, et je prétends arriver de l'autre côté. Je serai généreuse dans la victoire et je n'accuserai pas ceux qui ont tant menti à mon sujet.

Je sais ce que je vais faire maintenant, avant d'entendre les pas dans le couloir et l'arrivée du petit-déjeuner. Je vais danser. Je vais me rappeler chaque note de musique et je vais bouger mon corps au rythme des mesures, parce que cela me montre qui je suis – une femme libre !

C'est ce que j'ai toujours cherché : la liberté. Je n'ai pas cherché l'amour, bien qu'il soit venu et reparti. À cause de lui, j'ai fait des choses que je n'aurais pas dû faire et je suis allée dans des endroits où j'étais recherchée.

Mais je ne veux pas devancer ma propre histoire. La vie passe très vite et j'ai des difficultés à la suivre depuis ce fameux matin où je suis arrivée à Berlin.

Le théâtre a été assiégé et le spectacle interrompu alors que j'étais dans un moment de grande concentration, donnant le meilleur de moi-même après tant de temps sans m'exercer comme je l'aurais dû. Des soldats allemands sont montés sur la scène et ont dit qu'à partir de ce jour toutes les représentations dans toutes les salles de spectacle étaient annulées jusqu'à nouvel ordre.

L'un d'eux a lu un communiqué à voix haute :

« Voici les paroles de notre Kaiser : *"nous vivons un moment noir dans l'histoire du pays, qui est entouré d'ennemis. Il sera nécessaire de dégainer nos épées. J'espère que nous pourrons nous en servir correctement et avec dignité."* »

Je ne comprenais rien. Je suis allée jusqu'à ma loge, j'ai mis mon peignoir par-dessus le peu de vêtements que je portais et j'ai vu Franz entrer essoufflé.

« Il faut que tu t'en ailles ou tu seras arrêtée.

– Partir ? Pour aller où ? N'avais-je pas rendez-vous demain matin avec quelqu'un du ministère allemand des Affaires étrangères ?

– Tout est annulé, a-t-il dit, sans dissimuler son inquiétude. Tu as la chance d'être citoyenne d'un pays neutre et c'est là que tu dois aller immédiatement. »

Je pensais à tout dans ma vie, sauf à retourner dans un endroit que j'avais eu tant de mal à quitter.

Franz a retiré de sa poche une liasse de marks et me l'a mise dans les mains.

« Oublie le contrat de six mois que nous avons signé avec le théâtre Metropol. C'est tout l'argent que j'ai réussi à rassembler et qui se trouvait ici dans le coffre du théâtre. Pars immédiatement. Je me charge d'envoyer tes vêtements plus tard, si je suis encore en vie. Parce que, contrairement à toi, je viens d'être convoqué. »

Je comprenais de moins en moins.

« Le monde est devenu fou, disait-il, faisant les cent pas.

« La perte d'un parent, aussi proche soit-il, n'est pas une bonne raison pour envoyer des gens à la mort. Mais les généraux dirigent le monde et ils veulent finir ce qu'ils ont commencé quand la France a été honteusement mise en déroute, il y a quarante ans. Ils pensent qu'ils vivent encore à cette époque et sont décidés à venger l'humiliation du pays. On veut empêcher qu'ils ne se renforcent

trop et tout indique que, chaque jour qui passe, ils sont réellement plus forts. C'est ainsi que j'explique ce qui est en train de se passer : tuer le serpent avant qu'il ne devienne trop fort et nous étrangle.

– Tu dis que nous marchons vers la guerre ? C'était pour cela que tous ces soldats se déplaçaient il y a une semaine ?

– Exactement. Le jeu d'échecs est plus compliqué parce que tous les gouvernants sont liés par des alliances. Ce serait trop compliqué à expliquer. Mais au moment où nous parlons, nos armées envahissent la Belgique, le Luxembourg s'est déjà rendu et maintenant elles se dirigent vers les régions industrielles de la France avec sept divisions très bien armées. Il semble que pendant que les Français profitaient de la vie, nous cherchions un prétexte. Pendant que les Français construisaient la tour Eiffel, nos hommes investissaient dans des canons. Je ne crois pas que tout cela va durer longtemps ; après quelques morts de chaque côté, la paix finit toujours par régner. Mais jusque-là, tu dois te réfugier dans ton propre pays et attendre que tout se calme. »

Les propos de Franz me surprenaient, il paraissait vraiment soucieux de mon bien-être. Je me suis approchée de lui et j'ai touché son visage.

« Ne t'en fais pas, tout ira bien.

– Rien n'ira bien, a-t-il répondu, écartant brusquement ma main.

« Et la chose que j'aimais le plus est perdue pour toujours. »

Il a saisi la main qu'il avait repoussée avec tant de violence.

« Lorsque j'étais plus jeune, mes parents m'ont obligé à apprendre le piano. J'ai toujours détesté ça et, dès que j'ai pu quitter la maison, j'ai tout oublié, sauf une chose : la plus belle mélodie du monde se transforme en monstruosité si l'instrument est désaccordé.

« Un jour, quand je faisais à Vienne mon service militaire obligatoire, nous avons eu deux jours de permission. Une affiche montrait une jeune fille qui, bien que je ne l'aie jamais rencontrée, a tout de suite éveillé en moi une sensation que je ne souhaite à aucun homme de ressentir : l'amour au premier regard. Cette fille, c'était toi. Quand je suis entré dans le théâtre bondé, payant un billet qui coûtait plus cher que ce que je gagnais en une semaine, j'ai compris que tout était désaccordé en moi – ma relation avec mes parents, avec l'armée, avec le pays, avec le monde, et brusquement tout s'harmonisait en voyant cette fille danser. Ce n'était ni la musique exotique ni l'érotisme qui se dégageaient de la scène et dans le public, c'était la fille. »

Je savais de quoi il parlait, mais je ne voulais pas l'interrompre.

« J'aurais dû te dire tout cela avant, mais j'ai pensé que j'aurais le temps.

Aujourd'hui je suis un directeur de théâtre qui a réussi, peut-être motivé par tout ce que j'ai vu cette nuit-là à Vienne. Demain je me présenterai au capitaine responsable de mon unité. Je suis allé plusieurs fois à Paris pour assister à tes spectacles. J'ai vu que, malgré tous ses efforts, Mata Hari perdait du terrain au profit de personnes qui ne méritent même pas d'être appelées “danseur” ou “artiste”. J'ai décidé de l'emmener quelque part où l'on apprécierait son travail, et j'ai fait tout cela par amour, seulement par amour, un amour à sens unique, mais quelle importance ? Ce qui compte, c'est d'être près de la personne aimée, et c'était cela mon but.

« Un jour avant que j'aie le courage de t'aborder à Paris, un officiel de l'ambassade est entré en contact avec moi. Il m'a dit que maintenant tu fréquentais un député qui, selon notre service d'espionnage, devrait être le prochain ministre de la Guerre.

– Mais il l'a déjà été.

– Selon notre service d'espionnage, il devrait retrouver la charge qu'il occupait avant. J'avais déjà rencontré plusieurs fois cet officiel – nous buvions ensemble et nous fréquentions la nuit parisienne. Une de ces nuits, j'ai bu un peu trop et j'ai parlé de toi des heures d'affilée. Il savait que j'étais amoureux et il m'a demandé de te ramener ici, car nous allions avoir besoin de tes services sous peu.

– Mes services ?

– En tant que personne pouvant accéder au cercle intime du gouvernement. »

Ce qu'il voulait dire, sans avoir le courage de le prononcer, c'était le mot : espionne. Quelque chose que je ne ferais jamais de ma vie. Comme vous devez vous le rappeler, excellentissime Maître Clunet, j'ai dit cela dans cette farce de procès :

« Prostituée, oui. Espionne, jamais ! »

« Alors, sors directement du théâtre et va-t'en en Hollande. L'argent que je t'ai donné est plus que suffisant. Bientôt ce voyage sera impossible. Et ce serait plus terrible encore s'il était possible, parce que cela signifierait que nous avons réussi à infiltrer quelqu'un à Paris. »

J'étais effrayée, mais pas suffisamment pour lui donner un baiser et le remercier de ce qu'il faisait pour moi.

J'allais mentir, disant que je l'attendrais quand la guerre finirait, mais l'honnêteté désarme n'importe quel mensonge.

Les pianos ne devraient jamais se désaccorder. Le vrai péché n'est pas ce que l'on nous a appris ; c'est vivre loin de l'harmonie absolue. Elle est plus puissante que les vérités et les mensonges que nous disons tous les jours. Je me suis

tournée vers lui et je lui ai demandé de se retirer, car je devais m'habiller. Et j'ai dit :

« Le péché n'a pas été créé par Dieu, mais par nous, quand nous tentons de transformer ce qui est absolu en quelque chose de relatif. Nous cessons de voir le tout et nous ne voyons plus qu'une partie ; et cette partie est chargée de culpabilité, de règles, de bons luttant contre les méchants et chacun pense qu'il a raison. »

J'ai été surprise par mes propres paroles. Peut-être était-ce la peur qui m'avait touchée plus que je ne l'imaginais. Mais ma tête semblait loin.

« J'ai un ami qui est consul d'Allemagne dans ton pays. Il pourrait t'aider à refaire ta vie. Mais attention : comme moi, il essayera sûrement de te convaincre d'aider nos efforts de guerre. »

De nouveau il a évité le mot espionne. J'étais une femme assez expérimentée pour échapper à ces pièges. Combien de fois avais-je fait cela dans mes relations avec les hommes ?

Il m'a menée jusqu'à la porte et m'a accompagnée à la gare. En chemin, nous avons traversé une immense manifestation devant le palais du Kaiser, où des hommes de tous âges, les poings fermés levés, criaient :

« L'Allemagne au-dessus de tout ! »

Franz a accéléré.

« Si quelqu'un nous arrête, ne bouge pas, je me charge de la conversation. Cependant, s'ils te demandent quelque chose, réponds seulement “oui” ou “non”, prends un air ennuyé et n'aie jamais l'audace de parler dans la langue de l'ennemi. Quand tu arriveras à la gare, ne manifeste de la peur en aucune circonstance, continue à être toi-même. »

Être moi-même ? Mais qui étais-je réellement ? La danseuse qui avait pris d'assaut l'Europe ? La maîtresse de maison qui s'humiliait aux Indes hollandaises ? La maîtresse des puissants ? La femme considérée comme une « artiste vulgaire » par la presse qui, peu de temps auparavant, l'admirait et l'idolâtrait ?

Nous avons atteint la gare, Franz m'a donné un baiser respectueux sur la main et m'a demandé de prendre un train le plus rapidement possible. C'était la première fois de ma vie que je voyageais sans bagage. Même quand j'étais arrivée à Paris, je portais quelque chose avec moi.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, cela m'a procuré une immense sensation de liberté. Bientôt j'aurais mes vêtements, mais en attendant, j'endossais l'un des rôles que la vie m'avait poussée à jouer : celui de la femme

qui n'a absolument rien, de la princesse loin de son château, toujours consolée par le fait que, bientôt, elle sera de retour.

Après avoir acheté le billet pour Amsterdam, j'ai découvert qu'il restait encore quelques heures jusqu'au départ du train et, malgré ma volonté de me montrer discrète, j'ai remarqué que tous me regardaient. Mais c'était un genre de regard différent – pas d'admiration ou d'envie, mais de curiosité. Les quais étaient pleins et, contrairement à moi, tout le monde semblait porter sa maison dans des valises, des sacs, des baluchons. J'ai entendu une mère dire à sa fille la même chose que Franz m'avait dite peu de temps avant : *« Si un garde se présente, parle en allemand. »*

Ce n'était donc pas forcément des gens qui pensaient aller à la campagne, mais de possibles « espions », des réfugiés qui retournaient dans leur pays.

J'ai décidé de ne parler à personne, évitant tout contact visuel, mais un vieux monsieur s'est approché et m'a demandé :

« Vous ne voulez pas venir danser avec nous ? »

Aurait-il découvert mon identité ?

« Nous sommes là-bas, au bout du quai. Venez ! »

Je l'ai suivi, sachant que je serais mieux protégée si je me mêlais à des étrangers. Aussitôt je me suis vue entourée par des tsiganes et, instinctivement, j'ai tenu mon sac plus près de moi. Il y avait de la peur dans leurs yeux, mais ils semblaient ne pas y céder, comme s'ils étaient habitués à devoir changer d'expression à tout moment. Ils avaient formé un cercle et frappaient dans leurs mains pendant que trois femmes dansaient au centre.

« Vous voulez danser aussi ? » a demandé l'homme qui m'avait menée jusque-là.

J'ai répondu que je n'avais jamais fait cela de ma vie. Il a insisté et j'ai expliqué que, même si je le voulais, ma robe ne me laissait aucune liberté de mouvement. Il a semblé convaincu, a commencé à frapper dans ses mains, et demandé que j'en fasse autant.

« Nous sommes des tsiganes venus des Balkans, a-t-il déclaré.

« D'après ce que je sais, c'est là que la guerre a commencé. Nous devons partir d'ici le plus vite possible. »

J'allais expliquer que non, que la guerre n'avait pas commencé dans les Balkans, et que tout cela n'était qu'un prétexte pour allumer le baril de poudre sur le point d'exploser depuis des années. Mais mieux valait ne pas ouvrir la bouche, ainsi que Franz me l'avait recommandé.

« … mais la guerre finira par s'arrêter, a dit une femme aux cheveux et aux

yeux noirs, beaucoup plus jolie qu'elle ne feignait de l'être, cachée dans des vêtements simples. Toutes les guerres se terminent, beaucoup font des profits sur le dos des morts et, en attendant, nous continuons notre voyage de plus en plus loin des conflits, qui s'obstinent pourtant à nous poursuivre. »

Près de nous, un groupe d'enfants jouait, comme si rien de tout cela n'avait d'importance et que le voyage était une aventure. Pour eux, les dragons ne cessaient de se battre, les cavaliers luttaient revêtus d'acier et munis de grandes lances, dans un monde qui serait bien ennuyeux si les petits garçons ne pouvaient plus se courir après.

La tsigane qui m'avait parlé s'est dirigée vers eux et leur a demandé de faire moins de bruit, pour ne pas trop attirer l'attention. Aucun n'y a accordé la moindre importance.

Le mendiant, qui semblait connaître tous ceux qui passaient dans la rue principale, chantait :

> « *L'oiseau dans la cage peut chanter la liberté, mais il continuera à vivre prisonnier.*
> *Thea a accepté de vivre dans la cage, puis elle a voulu s'échapper, mais personne ne l'a aidée parce que personne n'a compris.* »

Je n'avais pas la moindre idée de qui était Thea ; tout ce que je savais, c'est que je devais arriver le plus tôt possible au consulat et me présenter à Karl Cramer, la seule personne que je connaissais à La Haye. J'avais passé la nuit dans un hôtel de cinquième catégorie, craignant que l'on ne me reconnaisse et que l'on ne m'expulse. La Haye grouillait de gens qui paraissaient vivre sur une autre planète. Apparemment les nouvelles de la guerre n'étaient pas arrivées jusque-là ; elles étaient restées prisonnières à la frontière, en compagnie de milliers de réfugiés, de déserteurs, de Français qui redoutaient des représailles, de Belges qui fuyaient le front – tous semblant espérer l'impossible.

Pour la première fois, j'étais heureuse d'être née à Leeuwarden et d'avoir un passeport hollandais. Mon passeport hollandais a été mon salut. Pendant que j'attendais d'être contrôlée – et à ce moment-là j'étais contente de n'avoir aucun bagage – un homme que je n'ai pas bien distingué m'a jeté une enveloppe. Elle était adressée à quelqu'un, mais l'officier chargé de la frontière a vu la scène, a ouvert la lettre, l'a refermée et me l'a remise sans aucun commentaire. Immédiatement, il a appelé son collègue allemand et a désigné l'homme, qui disparaissait déjà dans l'obscurité.

« Un déserteur. »

L'officier allemand est parti sur ses traces. La guerre avait à peine commencé que les gens se mettaient à prendre la fuite ? Je l'ai vu lever son fusil et viser dans la direction de la silhouette qui courait. J'ai détourné le regard quand il a tiré. Je veux vivre le restant de mes jours en pensant qu'il a réussi à s'enfuir.

La lettre était adressée à une femme et j'ai supposé qu'il espérait que je la mette dans une boîte aux lettres dès que j'arriverais à La Haye.

> Je vais partir d'ici quel qu'en soit le prix – même si j'y laisse la vie – je sais que je peux être fusillé pour désertion s'ils m'attrapent en chemin. Apparemment, la guerre vient de commencer, les premiers soldats français sont apparus de l'autre côté et ils ont été immédiatement décimés par une seule rafale

de mitrailleuse que j'ai dû, moi, tirer sur ordre du capitaine.
Apparemment, cela va finir bientôt, mais qu'importe, mes mains sont tachées de sang et ce que j'ai fait une fois je ne pourrai pas le refaire ; je ne pourrai pas marcher avec mon bataillon jusqu'à Paris, comme tous le déclarent, excités. Je ne pourrai pas célébrer les victoires qui nous attendent parce que tout cela me semble une folie. Plus je réfléchis, moins je comprends ce qui est en train de se passer. Personne ne dit rien, parce que je crois que personne n'a de réponse.
Aussi incroyable que cela puisse paraître, nous avons un service de courrier ici. J'aurais pu l'utiliser, mais j'ai appris que toute la correspondance passait par les censeurs avant d'être envoyée. Cette lettre n'est pas pour te dire combien je t'aime – tu le sais déjà – ni pour parler de la bravoure de nos soldats, ce qui est connu dans toute l'Allemagne. Cette lettre est mon testament. J'écris exactement sous l'arbre où, il y a six mois, je t'ai demandée en mariage et tu as accepté. Nous avons fait des projets, tes parents nous ont aidés pour le trousseau, j'ai cherché une maison avec une chambre de plus – où nous pourrions avoir notre premier enfant tant espéré – et, soudain, je suis de retour au même endroit, ayant passé trois jours à creuser des tranchées, dans la boue jusqu'au cou et couvert du sang de cinq ou six personnes que je n'avais jamais vues et qui ne m'avaient fait aucun mal. Ils appellent ça une « guerre juste », pour protéger notre dignité ; comme si un champ de bataille était l'endroit pour ça.
Plus j'assiste aux tirs et sens l'odeur du sang des premiers morts, plus je suis convaincu que la dignité humaine n'est pas conciliable avec cela. Je dois terminer maintenant parce qu'ils viennent de m'appeler. Mais dès qu'il fera nuit, je partirai d'ici – pour la Hollande ou pour la mort.
Je pense que je serai chaque jour un peu moins capable de décrire ce qui est en train de se passer. Aussi, je préfère partir d'ici cette nuit et trouver une bonne âme qui mettra cette enveloppe au courrier pour moi.
Avec tout mon amour,

Les dieux ont voulu que, arrivant à Amsterdam, je rencontre sur le quai un de mes coiffeurs de Paris, en uniforme de guerre. Il était connu pour sa technique consistant à mettre du henné dans les cheveux des femmes de telle manière que la couleur paraisse toujours naturelle et agréable à la vue.

« Van Staen ! »

Il a regardé dans la direction d'où venait le cri ; son visage s'est mué en un masque d'épouvante et, immédiatement, il a commencé à s'éloigner.

« Maurice, c'est moi, Mata Hari ! »

Mais il refusait de s'approcher. J'en étais révoltée. Un homme à qui j'avais versé des milliers de francs me fuyait à présent ? J'ai marché dans sa direction et il a accéléré le pas. J'ai accéléré à mon tour et il s'est mis à courir, mais un gentleman qui avait vu toute la scène l'a pris par le bras et a dit :

« Cette femme vous appelle ! »

Résigné, il s'est arrêté et a attendu que j'arrive près de lui. À voix basse, il m'a demandé de ne plus mentionner son nom.

« Qu'est-ce que vous faites ici ? »

Alors il m'a raconté que dans les premiers jours de la guerre, pénétré d'esprit patriotique, il avait décidé de s'enrôler pour défendre la Belgique, son pays. Mais dès qu'il avait entendu le fracas des premiers canons, il était immédiatement parti vers la Hollande et avait demandé l'asile. J'ai feint un certain dédain.

« J'ai besoin que vous arrangiez mes cheveux. »

En réalité, j'avais désespérément besoin de reprendre confiance en moi jusqu'à ce que mes bagages arrivent. L'argent que Franz m'avait donné était suffisant pour m'entretenir un ou deux mois, le temps de réfléchir à un moyen de retourner à Paris. Je lui ai demandé s'il pouvait m'héberger provisoirement : j'avais au moins un ami ici et il allait m'aider en attendant que les choses se calment.

Un an après, j'avais déménagé à La Haye grâce à mon amitié avec un banquier que j'avais connu à Paris et qui m'avait loué une maison, où nous avions l'habitude de nous rencontrer. À un certain moment, il a cessé de payer le loyer, sans jamais dire exactement pourquoi, mais peut-être parce qu'il considérait mes goûts *« chers et extravagants »,* ainsi qu'il l'avait dit un jour. Il avait reçu pour réponse : *« Ce qui est extravagant, c'est qu'un homme de dix ans plus vieux que moi veuille récupérer sa jeunesse perdue entre les jambes d'une femme. »*

Il a pris ça comme une offense personnelle – c'était mon intention – et il m'a demandé de quitter la maison.

Déjà ennuyeuse quand je l'avais visitée enfant, La Haye était maintenant – avec les rationnements et l'absence de vie nocturne à cause de la guerre qui se propageait de plus en plus furieusement dans les pays voisins – un asile de vieillards, un nid d'espions et un immense bar où les blessés et les déserteurs allaient se lamenter sur leurs malheurs, se saouler et se livrer à des corps-à-corps qui, généralement, se terminaient par un mort. J'ai tenté d'organiser une série de représentations théâtrales qui s'inspiraient des danses de l'Égypte ancienne – quelque chose que j'aurais pu faire avec facilité, vu que personne ne savait comment on dansait dans l'Égypte ancienne et que les critiques ne pourraient en contester l'authenticité. Mais les théâtres avaient peu de public et personne n'a accepté ma proposition.

Paris paraissait un rêve de plus en plus lointain. Mais c'était la boussole de ma vie, la seule ville où je me sentais un être humain avec tout ce que cela signifie. Là-bas, je pouvais vivre ce qui était permis et ce qui était interdit. Les nuages étaient différents, les gens marchaient avec élégance, les conversations étaient mille fois plus intéressantes que les discussions sans intérêt dans les salons de coiffure de La Haye, où les gens ne parlaient pratiquement pas, de peur d'être entendus et, plus tard, de faire l'objet d'une dénonciation à la police pour avoir dénigré et compromis l'image de neutralité du pays. Pendant un certain temps j'ai cherché à m'informer sur Maurice Van Staen, j'ai interrogé quelques rares amies de collège qui avaient déménagé à Amsterdam, mais il semblait avoir disparu de la surface de la Terre avec ses techniques de henné et son ridicule accent imitant le français.

Ma seule issue était désormais d'obtenir que les Allemands me conduisent jusqu'à Paris.

J'ai alors décidé d'aller trouver l'ami de Franz. J'ai d'abord envoyé un billet expliquant qui j'étais et lui demandant de m'aider à réaliser mon rêve : retourner dans la ville où j'avais passé une grande partie de ma vie. J'avais perdu les kilos que j'avais pris à l'époque ; mes vêtements n'étaient jamais arrivés en Hollande, et c'était presque tant mieux car d'après les magazines la mode avait changé. De toute façon, mon « bienfaiteur » m'avait rhabillée de neuf. Sans la qualité parisienne, bien sûr, mais au moins avec des coutures qui ne se déchiraient pas au premier mouvement.

Quand je suis entrée dans le bureau, j'ai vu un homme entouré de tous les luxes qui étaient refusés aux Hollandais : cigarettes et cigares importés, boissons venues des quatre coins de l'Europe, fromages et rafraîchissements qui étaient rationnés sur les marchés de la ville. Assis de l'autre côté de la table en acajou orné de fils d'or, se trouvait un homme bien habillé et plus éduqué que les Allemands que j'avais rencontrés. Nous avons échangé quelques futilités et il m'a demandé pourquoi j'avais tellement tardé à lui rendre visite.

« Je ne savais pas que j'étais attendue. Franz…

– Il m'a averti que vous viendriez il y a un an. »

Il s'est levé, m'a demandé ce que je souhaitais boire. J'ai choisi l'anisette, qui m'a été servie par le consul en personne dans un verre en cristal de Bohême.

« Malheureusement, Franz n'est plus parmi nous ; il est mort au cours d'une lâche attaque des Français. »

Pour le peu que j'en savais, la rapide irruption allemande en août 1914 avait été retardée à la frontière belge. L'idée d'arriver à Paris rapidement, comme le disait la lettre qui m'avait été confiée, était maintenant un rêve lointain.

« Nous avions tout si bien planifié ! Je vous ennuie avec cela ? »

Je l'ai prié de continuer. Oui, il m'ennuyait, mais je voulais arriver à Paris le plus vite possible et je savais que son aide m'était nécessaire. Depuis que j'étais à La Haye, j'avais dû apprendre quelque chose qui m'était extrêmement difficile : l'art de la patience.

Le consul a noté mon regard de lassitude et s'est efforcé de résumer au maximum ce qui s'était passé jusque-là. Bien qu'ils aient envoyé sept divisions vers l'ouest et qu'ils aient avancé rapidement en territoire français, arrivant à cinquante kilomètres de Paris, les généraux n'avaient pas la moindre idée de la façon dont le Commandement général avait organisé l'offensive – ce qui a provoqué un recul vers l'endroit où ils se trouvaient maintenant, près d'un territoire à la frontière belge. Depuis pratiquement un an, à chaque tentative de déplacement, des soldats étaient systématiquement massacrés, d'un côté comme de l'autre. Mais personne ne se rendait.

« Quand cette guerre se terminera, je suis certain que chaque village de France, aussi petit soit-il, aura son monument aux morts. Ils envoient de plus en

plus de gens se faire couper en deux par nos canons. »

L'expression *« coupés en deux »* m'a choquée et il a remarqué mon air dégoûté.

« Disons que plus tôt ce cauchemar prendra fin, mieux ce sera. Même avec l'Angleterre de leur côté et même si nos stupides alliés – les Autrichiens – sont maintenant très occupés à arrêter l'avancée des Russes, nous finirons par vaincre. Mais pour cela, nous avons besoin de votre aide. »

De mon aide ? Pour interrompre une guerre qui, d'après ce que j'avais lu ou entendu dans les rares dîners que j'avais fréquentés à La Haye, avait déjà coûté la vie à des milliers de personnes ? Où voulait-il en venir ?

Et soudain, je me suis rappelé l'avertissement de Franz, qui résonnait dans ma tête : « N'accepte rien que Cramer puisse en venir à te proposer. »

Cependant, ma vie ne pouvait pas être pire. J'avais désespérément besoin d'argent, je n'avais aucun endroit où dormir et les dettes s'accumulaient. Je savais ce qu'il allait me proposer, mais j'étais certaine que je trouverais une manière d'échapper au piège. J'avais déjà échappé à beaucoup de pièges dans ma vie.

Je lui ai demandé d'aller droit au but. Le corps de Karl Cramer s'est raidi et il a changé brusquement de ton. Je n'étais plus une visiteuse qu'il devait recevoir avec courtoisie avant d'aborder des sujets plus importants, il commençait à me traiter comme sa subordonnée.

« J'ai su par le billet que vous m'avez envoyé que votre désir était d'aller à Paris. Je peux obtenir cela. Je peux également obtenir une aide d'un montant de vingt mille francs.

– Ce n'est pas suffisant, ai-je répondu.

– Cette aide sera réajustée à mesure que la qualité de votre travail deviendra visible et que la période d'essai sera terminée. Ne vous en faites pas, nous avons mis de l'argent de côté pour cela. En échange, j'ai besoin de toute espèce d'information que vous pourriez obtenir dans les réseaux que vous fréquentez. »

Fréquentais, ai-je pensé en moi-même. Je ne savais pas comment je serais reçue à Paris au bout d'un an et demi, d'autant plus que la dernière fois qu'ils avaient eu de mes nouvelles, je me rendais en Allemagne, pour une série de spectacles.

Cramer a sorti trois petits flacons d'un tiroir et me les a tendus.

« C'est de l'encre invisible. Chaque fois que vous aurez des informations, utilisez-la et envoyez au capitaine Hoffman, qui sera chargé de votre cas. Ne signez jamais de votre nom. »

Il a pris une liste, il l'a parcourue de haut en bas et a fait une croix à un endroit

précis.

« Votre nom de guerre sera H21. Souvenez-vous : votre signature sera toujours H21. »

Je ne savais pas si c'était amusant, dangereux ou stupide. Ils auraient au moins pu choisir un meilleur nom, plutôt qu'un code qui ressemblait au numéro d'un siège de train.

D'un autre tiroir il a tiré les vingt mille francs en espèces et m'a remis la liasse de billets.

« Mes subordonnés, dans la pièce d'en face, régleront les détails comme les passeports et laissez-passer. Vous vous en doutez, il est impossible de franchir une frontière en temps de guerre. Par conséquent, la seule solution sera de vous rendre jusqu'à Londres et de là à la ville où, bientôt, nous marcherons sur l'imposant – mais mal nommé – Arc de triomphe. »

Je suis sortie du bureau de Cramer avec tout ce dont j'avais besoin : argent, deux passeports et laissez-passer. Quand j'ai traversé le premier pont, j'ai vidé le contenu des flacons d'encre invisible – c'était bon pour les enfants qui adorent jouer à la guerre, et je n'aurais jamais imaginé qu'elle soit prise au sérieux par des adultes. Puis je suis allée au consulat de France et j'ai demandé au chargé d'affaires d'entrer en contact avec le chef du contre-espionnage. Il m'a répondu d'un air incrédule.

« Et pourquoi voulez-vous cela ? »

J'ai dit que c'était un sujet particulier et que je n'en parlerais pas avec des subalternes. Mon air était tellement grave qu'il m'a aussitôt mise en relation avec son supérieur par téléphone. Ce dernier m'a répondu sans révéler son nom. J'ai déclaré que je venais d'être recrutée par l'espionnage allemand, j'ai donné tous les détails et j'ai proposé une rencontre avec lui dès que j'arriverais à Paris, ma prochaine destination. Il a demandé mon nom, dit qu'il était un admirateur de mon travail et qu'on se chargerait de me contacter dès que j'arriverais dans la Ville lumière. J'ai expliqué que je ne savais pas encore dans quel hôtel j'allais descendre.

« Ne vous inquiétez pas, c'est notre métier de découvrir ces choses. »

La vie était redevenue intéressante, même si je ne savais pas ce qui m'attendait. À ma surprise, quand je suis arrivée à l'hôtel, il y avait un mot me proposant de rencontrer l'un des directeurs du Théâtre royal. Mon idée avait été acceptée. J'étais invitée à montrer au public les danses traditionnelles égyptiennes, à condition qu'elles ne contiennent aucun épisode de nudité. C'était trop beau pour être une coïncidence, mais je ne savais pas si c'était une aide des

Allemands ou des Français.

J'ai décidé d'accepter. J'ai divisé les danses égyptiennes en Virginité, Passion, Chasteté et Fidélité. Les journaux locaux m'ont couverte d'éloges, mais au bout de huit représentations je mourais de nouveau d'ennui et je rêvais du jour de mon grand retour à Paris.

Déjà à Amsterdam, où je devais attendre huit heures la correspondance qui me conduirait en Angleterre, j'ai décidé de sortir un peu marcher et j'ai de nouveau croisé le mendiant qui chantait ces vers étranges sur Thea. J'allais poursuivre mon chemin, mais il a interrompu sa chanson.

« Pourquoi êtes-vous suivie, madame ?

– Parce que je suis jolie, séduisante et célèbre », ai-je répondu.

Il a dit que ce n'était pas ce genre de gens qui étaient à mes trousses, mais deux hommes qui, aussitôt repérés, avaient disparu mystérieusement.

Je ne me souvenais pas de la dernière fois où j'avais parlé à un mendiant. C'était complètement inacceptable pour une dame de la bonne société, même si les envieux voyaient en moi une artiste ou une prostituée.

« Même s'il n'y paraît pas, ici vous êtes au paradis. Il peut être ennuyeux, mais quel paradis ne l'est pas ? Je sais que vous devez être en quête d'aventure et j'espère que vous pardonnerez mon impertinence, mais normalement les gens ne savent pas se satisfaire de ce qu'ils ont. »

Je l'ai remercié et j'ai poursuivi mon chemin. Quel genre de paradis était-ce là, où rien, absolument rien d'intéressant ne se produisait ? Je ne cherchais pas le bonheur, mais ce que les Français appelaient « la vraie vie ». Avec ses moments de beauté indicible et de dépression profonde, avec les loyautés et les trahisons, avec les peurs et les moments de paix. Quand le mendiant m'a dit que j'étais suivie, je me suis imaginée dans un rôle désormais beaucoup plus important que celui que j'avais toujours joué : j'étais quelqu'un qui pouvait changer le destin du monde, faire que la France gagne la guerre, tandis que je feignais d'espionner pour les Allemands. Les hommes pensent que Dieu est un mathématicien mais c'est faux. S'il était quelque chose, ce serait un joueur d'échecs anticipant le mouvement de l'adversaire et préparant sa stratégie pour le battre.

Et l'adversaire, c'était moi, Mata Hari. Pour qui chaque moment de lumière et chaque moment de ténèbres signifiait la même chose. J'avais déjà survécu à mon mariage, à la perte de la garde de ma fille – même si je savais, par des tiers, qu'elle avait une photo de moi collée sur sa musette – et jamais je ne me suis plainte, jamais je n'ai abandonné. Pendant que je jetais des pierres avec Astruc sur la côte normande, je me suis rendu compte que j'avais toujours été une

guerrière, affrontant mes combats sans la moindre amertume : ils faisaient partie de la vie.

Les huit heures d'attente dans la gare étaient passées vite et, bientôt, j'étais dans le train qui me conduisait à Brighton. Quand j'ai débarqué en Angleterre, j'ai été soumise à un rapide interrogatoire. Apparemment j'étais déjà une femme recherchée, peut-être parce que je voyageais seule, peut-être pour ce que j'étais, ou, ce qui me paraissait possible, parce que le service secret français m'avait vue entrer au consulat allemand et avait alerté tous ses alliés. Personne n'était au courant de mon coup de téléphone et de ma dévotion pour le pays où je me rendais.

Je devais de nouveau voyager beaucoup dans les deux années qui allaient suivre, parcourant des pays que je ne connaissais pas encore, retournant en Allemagne pour voir si je pouvais récupérer mes affaires, durement interrogée par les officiers anglais alors que tous, absolument tous, savaient que je travaillais pour la France. J'ai continué à rencontrer des hommes passionnants, à fréquenter les restaurants les plus célèbres, jusqu'à finalement, croiser le regard de mon seul véritable amour, un Russe pour lequel j'étais prête à tout, mais qui est devenu aveugle à cause du gaz moutarde, utilisé à tout-va dans cette guerre.

Je suis allée à Vittel risquant tout pour lui ; ma vie avait pris un autre sens. Je récitais toutes les nuits, quand nous étions couchés, un passage du Cantique des cantiques.

> *« Sur mon lit, au long de la nuit, je cherche celui que j'aime. Je le cherche mais ne le rencontre pas.*
>
> *Il faut que je me lève et que je fasse le tour de la ville ; dans les rues et les places, que je cherche celui que j'aime. Je le cherche mais ne le rencontre pas.*
>
> *« Ils me rencontrent, les gardes qui font le tour de la ville : “Celui que j'aime, vous l'avez vu ?”*
>
> *« À peine les ai-je dépassés que je rencontre celui que j'aime. Je le saisis et ne le lâcherai pas. »*

Et quand il se tordait de douleur, je passais la nuit éveillée à soigner ses yeux et les brûlures de son corps.

Lorsque je l'ai vu assis sur le banc des témoins, disant que jamais il ne serait tombé amoureux d'une femme plus vieille que lui de vingt ans, la plus tranchante des épées m'a transpercé le cœur ; il cherchait seulement quelqu'un pour soigner ses blessures.

Et, d'après ce que vous m'avez raconté par la suite, Maître Clunet, c'est cette fatidique recherche d'un laissez-passer me permettant de me rendre à Vittel qui a éveillé les soupçons du maudit Ladoux.

Dès lors, Maître Clunet, je n'ai plus rien à ajouter à cette histoire. Vous savez exactement ce qui s'est passé, comment cela s'est passé.

Et, au nom de tout ce dont j'ai souffert injustement, des humiliations que je suis obligée d'endurer, de la diffamation publique que j'ai supportée au tribunal du Troisième Conseil de guerre, des mensonges des deux côtés – comme si les Allemands et les Français s'entretuaient mais ne pouvaient pas laisser en paix une femme dont le plus grand péché a été d'avoir un esprit libre dans un monde où les gens sont de plus en plus fermés. Au nom de tout cela, Maître Clunet, si jamais le dernier appel au président de la République est refusé, je vous prie, s'il vous plaît, de garder cette lettre et de la remettre à ma fille Jeanne-Louise, dite Non, quand elle sera en mesure de comprendre tout ce qui s'est passé.

Un jour, alors que je me trouvais sur une plage de Normandie avec mon imprésario d'alors M. Astruc, il m'a dit que le pays traversait une vague d'antisémitisme et qu'il ne pouvait pas être vu en ma compagnie. Il m'a parlé d'un écrivain, Oscar Wilde. Je n'ai eu aucun mal à trouver *Salomé*, la pièce à laquelle il faisait allusion, mais personne n'a osé parier un centime sur la mise en scène que j'étais prête à produire. Bien que sans argent, je connaissais encore des gens influents.

Pourquoi est-ce que je mentionne cela ? Pourquoi ai-je fini par m'intéresser à l'œuvre de cet écrivain britannique qui a fini ses jours ici à Paris, a été enterré sans qu'aucun ami ne se présente à la cérémonie, et sur qui la seule accusation qui pesait était d'avoir pris un homme pour amant ? J'espère aussi qu'on ne me jugera que pour ça : au cours de ces années, être allée dans le lit d'hommes célèbres et de leurs épouses, tous dans une quête insatiable de plaisirs. Naturellement, personne ne m'a jamais accusée, cela les aurait compromis autant que moi.

Mais pour revenir à l'écrivain britannique, aujourd'hui maudit dans son pays et ignoré dans le nôtre, durant mes voyages réguliers, j'ai lu presque toute son œuvre pour le théâtre et j'ai découvert qu'il avait aussi écrit des contes. En voici un, tel que je me le rappelle.

> « Un étudiant voulait inviter sa bien-aimée à danser, mais elle refusa disant qu'elle accepterait seulement s'il lui apportait une rose rouge. Il se trouve que là où vivait l'étudiant, toutes les roses étaient jaunes ou blanches.
> « Le rossignol entendit la conversation. Voyant sa tristesse, il décida d'aider le pauvre garçon. D'abord, il pensa chanter quelque chose de beau, mais bientôt il conclut que ce serait bien pire – en plus d'être seul, il serait mélancolique.
> « Un papillon qui passait demanda ce qui arrivait.
> « Il souffre d'amour. Il lui faut trouver une rose rouge. C'est ridicule de souffrir d'amour, répondit le papillon.

« Mais le rossignol était décidé à lui venir en aide. Au milieu d'un immense jardin, il y avait un rosier, rempli de roses.
« Donne-moi une rose rouge, s'il te plaît.
« Mais le rosier dit que c'était impossible, qu'il devait en trouver un autre – ses roses avaient autrefois été rouges, mais elles étaient devenues blanches.
« Le rossignol fit ce qui lui avait été suggéré. Il s'envola et trouva le vieux rosier. J'ai besoin d'une fleur rouge, demanda-t-il.
« Je suis trop vieux pour cela, fut la réponse. L'hiver a glacé mes veines, le soleil a terni mes pétales,
« Une seule, implora le rossignol. Il doit y avoir un moyen.
« Oui, il y avait un moyen. Mais il était si terrible qu'il ne voulait pas le dire.
« Je n'ai pas peur. Dis-moi ce que je peux faire pour avoir une rose rouge. Une seule rose rouge.
« Reviens cette nuit et chante pour moi la plus belle mélodie que connaissent les rossignols en appuyant une épine contre ton cœur. Le sang va monter dans ma sève et teindre la rose.
« Et le rossignol le fit cette nuit-là, convaincu qu'il valait la peine de sacrifier sa vie au nom de l'Amour. Dès que la lune apparut, il appliqua sa poitrine contre l'épine et se mit à chanter. D'abord la chanson d'un jeune homme et d'une femme qui tombent amoureux. Ensuite, comment l'amour justifie tous les sacrifices. Et ainsi, tandis que la lune traversait le ciel, le rossignol chantait et la plus belle rose du rosier était teinte de son sang et se transformait.
« Plus vite, dit le rosier à un certain moment, le soleil va bientôt se lever.
« Le rossignol appuya encore contre sa poitrine et à ce moment-là, l'épine atteignit son cœur. Pourtant, il continua à chanter jusqu'à ce que le travail soit accompli.
« Épuisé, sachant qu'il était sur le point de mourir, il cueillit la plus belle des roses et alla la porter à l'étudiant. Il arriva à la fenêtre, eut le temps de déposer la fleur et mourut.
« L'étudiant entendit le bruit, ouvrit la fenêtre et là se trouvait la chose dont il rêvait le plus au monde. Le jour s'était levé, il prit la rose et courut jusqu'à la maison de la femme aimée.
« Voici ce que tu m'as demandé, dit-il, en sueur mais heureux.
« Ce n'était pas exactement ce que je voulais, répondit la jeune fille. Elle est trop grande et n'ira pas avec ma robe. En outre, j'ai déjà reçu une autre proposition pour le bal de ce soir.
« Désespéré, le garçon sortit, jeta dans le caniveau la rose, qui fut immédiatement écrasée par une charrette qui passait. Et il retourna à ses livres, qui ne lui avaient jamais demandé ce qu'il ne pouvait pas donner. »

Voilà ce qu'a été ma vie. Je suis le rossignol qui a tout donné et en est mort.
Votre obligée,

Mata Hari

(connue autrefois sous un nom choisi par ses parents, Margaretha Zelle, ensuite obligée d'adopter son nom d'épouse, Madame McLeod, puis finalement convaincue par les Allemands en échange de misérables vingt mille francs de se mettre à signer tout ce qu'elle écrivait sous le code H21).

Troisième Partie

PARIS, LE 14 OCTOBRE 1917

Chère Mata Hari,

Bien que vous ne le sachiez pas encore, votre demande de pardon a été rejetée par le président de la République. Par conséquent, demain à l'aube j'irai à votre rencontre et ce sera la dernière fois que nous nous verrons.

J'ai onze longues heures devant moi et je sais que je ne parviendrai pas à dormir une seconde cette nuit. J'écris donc une lettre qui ne sera pas lue par celle à qui elle est destinée, mais que j'ai l'intention de présenter comme pièce finale à l'enquête ; même si c'est absolument inutile du point de vue juridique, j'espère au moins sauver votre réputation tant que vous êtes encore vivante.

Je ne prétends pas justifier mon incompétence à vous défendre, parce que en réalité je ne suis pas l'épouvantable avocat que vous m'accusez d'être dans vos nombreuses lettres. Je veux seulement revivre – ne serait-ce que pour m'absoudre moi-même d'un péché que je n'ai pas commis – mon calvaire de ces derniers mois. C'est un calvaire que je n'ai pas vécu seul ; je tentais de toutes les manières de sauver la femme que j'avais un jour aimée, bien que je ne l'aie jamais avoué.

La nation entière vit également un calvaire ; de nos jours il n'y a pas une seule famille dans ce pays qui n'ait perdu un fils au front. Et, pour cette raison, nous commettons des injustices, des atrocités, des choses dont je n'ai jamais imaginé qu'elles arriveraient dans mon pays. Au moment où j'écris, plusieurs batailles qui semblent ne jamais finir sont livrées à deux cents kilomètres d'ici. Nous nous sommes jetés dans la plus grande et la plus sanglante bataille avec naïveté, pensant que deux cent mille braves soldats seraient capables de mettre en déroute plus d'un million d'Allemands qui marchaient avec des chars d'assaut et de l'artillerie lourde en direction de la capitale. Mais bien que nous ayons résisté bravement, au prix de beaucoup de sang, de milliers de morts et de blessés, le front reste exactement là où il se trouvait en 1914, quand les Allemands ont engagé les hostilités.

Chère Mata Hari, votre plus grande erreur a été de rencontrer la mauvaise personne. Georges Ladoux, le chef du contre-espionnage qui vous a contactée

dès que vous êtes revenue à Paris, était un homme bien connu du gouvernement. Il avait été l'un des responsables de l'affaire Dreyfus, l'erreur judiciaire qui aujourd'hui encore nous fait honte – accuser un homme innocent et le condamner à la dégradation et à l'exil. Après avoir été démasqué pour cela, il a tenté de justifier ses actes en disant que son travail *« ne se limitait pas à connaître les prochaines manœuvres de l'ennemi, mais à éviter qu'il n'ébranle le moral de nos amis »*. Il a cherché à obtenir une promotion qui lui a été refusée. Il est devenu un homme amer, qui avait besoin, de toute urgence, d'une cause célèbre pour être de nouveau bien vu dans les salons gouvernementaux. Et qui de mieux pour cela qu'une actrice connue de tous, enviée par les femmes des officiers, détestée par l'élite qui, des années plus tôt, la déifiait ?

Le peuple ne peut pas penser seulement aux morts de Verdun, de la Marne, de la Somme – il doit être distrait par une sorte de victoire. Et Ladoux, le sachant, a commencé à tisser sa toile au moment où il vous a vue pour la première fois. Il a décrit dans ses notes la première rencontre :

> *« Elle est entrée dans mon bureau comme quelqu'un qui entre en scène, arborant une tenue de gala et essayant de m'impressionner. Je ne l'ai pas invitée à s'asseoir, mais elle a tiré une chaise et s'est installée devant mon pupitre de travail. Après m'avoir raconté la proposition qui lui avait été faite par le consul allemand à La Haye, elle a dit qu'elle était prête à travailler pour la France. Elle s'est aussi moquée de mes agents qui la suivaient, en disant :*
> *Vos amis en bas ne peuvent-ils pas me laisser tranquille quelque temps ? Chaque fois que je sors de mon hôtel, ils entrent et retournent toute la chambre. Je ne peux pas aller dans un café sans qu'ils occupent la table voisine et cela a effrayé les amitiés que je cultivais depuis tellement longtemps. Maintenant, ces gens ne veulent plus être vus à mes côtés. »*
> *« Je lui ai demandé de quelle manière elle aimerait servir la patrie. Elle m'a répondu avec insolence : vous savez comment. Pour les Allemands, je suis H21, les Français ont peut-être plus de goût dans le choix des noms de ceux qui servent la patrie secrètement. »*
> *« J'ai répliqué de telle sorte que la phrase ait un double sens. »*
> *« Nous savons tous que vous avez la réputation d'être très chère dans tout ce que vous faites. Combien cela va-t-il coûter ? »*
> *« Tout ou rien » a été la réponse.*
> *« Dès qu'elle est sortie j'ai demandé à ma secrétaire de m'envoyer le "dossier Mata Hari". Après avoir lu tout le matériel collecté – ce qui nous a pris des heures – je n'ai pas réussi à découvrir quoi que ce soit de compromettant. Apparemment, cette femme était plus rusée que mes agents et elle avait réussi à très bien dissimuler ses activités néfastes. »*

C'est-à-dire que, bien que vous soyez accusée, ils n'avaient rien trouvé pour vous incriminer. Les agents poursuivaient pourtant leur filature : quand vous êtes allée à Vittel avec votre amant russe, ils ont rédigé un nombre de « rapports » qui frisait le ridicule.

> *Les gens dans l'hôtel ont l'habitude de la voir toujours accompagnée de l'invalide de guerre, peut-être de vingt ans plus jeune qu'elle. À son exubérance et à sa façon de marcher, nous sommes*

certains qu'elle prend des drogues, probablement morphine ou cocaïne.
Elle en a parlé avec un des hôtes qui était de la maison royale hollandaise. À un autre, elle a dit qu'elle avait un château à Neuilly. Une fois, après dîner, nous l'avons vue chanter dans le salon principal pour un groupe de jeunes et nous étions quasi certains que son seul objectif était de corrompre ces innocents, filles et garçons, qui pensaient être en face de « la grande étoile des scènes parisiennes ».
Quand son amant est reparti pour le front, elle est encore restée à Vittel pour deux semaines, se promenant, déjeunant et dînant seule. Nous n'avons réussi à détecter aucune approche d'un agent ennemi, mais qui resterait dans une ville d'eaux sans aucune compagnie, à moins d'avoir un intérêt secret ? Bien que surveillée jour et nuit, elle a dû trouver un moyen de tromper notre vigilance.

Et c'est alors, ma chère Mata Hari, que le coup le plus vil de tous a été porté. Vous étiez aussi suivie par les Allemands – plus discrets et plus efficaces. Depuis le jour de votre visite à l'inspecteur Ladoux, ils étaient arrivés à la conclusion que vous étiez un agent double. Pendant que vous vous promeniez à Vittel, le consul Cramer, qui vous avait rencontrée à La Haye, était soumis à un interrogatoire à Berlin. Ils voulaient en savoir plus sur les vingt mille francs dépensés pour une personne dont le profil n'avait rien à voir avec celui d'un espion traditionnel – normalement discret et pratiquement invisible. Pourquoi avait-il fait appel à quelqu'un d'aussi célèbre pour aider l'Allemagne dans ses efforts de guerre ? Se serait-il lui aussi concerté avec les Français ? Comment se faisait-il que, après tout ce temps, l'agent H21 n'avait pas produit UN SEUL rapport ? Elle était fréquemment abordée par un agent – généralement dans les transports publics – qui lui demandait au moins des bribes d'information, mais elle avait pris l'habitude de sourire d'une manière séduisante en disant qu'elle n'avait encore rien obtenu.

À Madrid, cependant, ils ont réussi à intercepter une lettre que vous avez envoyée au chef du contre-espionnage, le maudit Ladoux, dans laquelle vous racontez, en détail, une rencontre avec un officier supérieur allemand qui avait enfin réussi à tromper la vigilance et à vous approcher.

« Il m'a demandé ce que j'avais obtenu ; si j'avais envoyé une communication à l'encre invisible et si celle-ci s'était perdue en route. J'ai dit que non. Il m'a demandé un nom et j'ai dit que j'avais passé la nuit avec Alfred de Kiepert. »
Alors, dans une crise de fureur, il m'a crié dessus, disant que cela ne l'intéressait pas de savoir avec qui je couchais, ou il serait obligé de remplir des pages et des pages de noms d'Anglais, de Français, d'Allemands, de Hollandais, de Russes. J'ai ignoré l'agression, il s'est calmé et m'a offert une cigarette. J'ai commencé à jouer avec mes jambes pour le séduire. Pensant qu'il se trouvait devant une femme dont le cerveau avait la taille d'un petit pois, il a laissé échapper : « Excusez-moi pour mon comportement, je suis fatigué. J'ai besoin de toute la concentration possible pour organiser l'arrivée de munitions que les Allemands et les Turcs envoient vers la côte marocaine. » En outre, j'ai repris les cinq mille francs que Cramer me devait ; il a dit qu'il n'avait pas autorité pour cela et qu'il allait demander au consulat allemand à La Haye de se charger de l'affaire. « Nous honorons toujours nos dettes », a-t-il conclu.

Les soupçons des Allemands étaient finalement confirmés. Nous ne savons pas ce qui s'est passé avec le consul Cramer, mais Mata Hari était définitivement un agent double qui, jusque-là, n'avait jamais fourni aucune preuve concrète de son activité. Nous avons un poste de surveillance radio au sommet de la tour Eiffel, mais la plupart des informations que nous interceptons sont cryptées, impossibles à lire. Ladoux semblait lire vos rapports et n'en rien croire ; je n'ai jamais su s'il avait ordonné à quelqu'un de vérifier l'arrivée de munitions sur les côtes marocaines. Mais, soudain, un télégramme envoyé de Madrid à Berlin dans un code dont ils savaient qu'il avait été déchiffré par les Français a été la pièce principale de l'accusation, bien qu'il ne dise rien de plus que votre « nom de guerre ».

> *L'agent H21 a été informée de l'arrivée d'un sous-marin sur les côtes du Maroc et doit aider au transport des munitions jusqu'à la Marne. Elle est en route pour Paris, où elle arrivera demain.*

Ladoux avait maintenant toutes les preuves dont il avait besoin pour vous incriminer. Mais il n'était pas assez stupide pour croire qu'un simple télégramme pourrait convaincre le tribunal militaire de votre culpabilité, d'autant que l'affaire Dreyfus était encore vive dans les esprits ; un innocent avait été condamné à cause d'une seule pièce écrite, sans signature et sans date. Par conséquent, d'autres pièges seraient nécessaires.

Qu'est-ce qui a rendu ma défense pratiquement inutile ? Outre que les juges, les témoins et l'accusation s'étaient déjà fait une opinion, vous ne m'avez pas beaucoup aidé.

Je ne peux pas vous en vouloir, mais cette propension au mensonge qui semble vous accompagner depuis votre arrivée à Paris vous a discréditée dans chacune de vos affirmations devant les magistrats. Le commissaire de la République a apporté des données concrètes prouvant que vous n'étiez pas née dans les Indes hollandaises, mais que vous aviez été entraînée par des prêtres indonésiens, que vous étiez célibataire et aviez falsifié votre passeport pour paraître plus jeune. En temps de paix, rien de tout cela n'aurait été pris en compte, mais au Tribunal militaire le bruit des bombes faussait les jugements.

Ainsi, chaque fois que j'avançais un argument, comme « *elle est allée voir Ladoux dès qu'elle est arrivée ici* », il contestait en disant que votre seul objectif était d'obtenir plus d'argent, de le séduire par votre charme, ce qui démontrait une arrogance impardonnable. L'inspecteur, petit et deux fois plus lourd que vous, pensait que vous méritiez d'être punie – que vous aviez l'intention de le transformer en marionnette aux mains des Allemands. Pour appuyer ses propos, il a commenté l'attaque de zeppelins qui avait précédé votre arrivée. Même si cela avait été un véritable échec de la part des ennemis, vu qu'ils n'avaient atteint aucun lieu stratégique. Pour Ladoux, c'était une preuve qui ne pouvait être ignorée.

Vous étiez belle, mondialement connue, toujours enviée – bien que jamais respectée – dans les salons où vous apparaissiez. Les menteurs, pour le peu que j'en sais, ce sont les personnes qui cherchent la popularité et la reconnaissance. Même confrontés à la vérité, ils trouvent toujours un moyen de s'échapper, répétant froidement ce qu'ils viennent de dire ou accusant l'accusateur d'employer des contre-vérités. Je comprends que vous vouliez inventer des histoires fantastiques à votre sujet, par manque de confiance, ou à cause de votre besoin manifeste d'être aimée à tout prix. Je comprends que pour manipuler tant d'hommes qui étaient experts dans l'art de manipuler les autres, un peu de fantaisie était nécessaire. C'est impardonnable, mais c'est la réalité ; et c'est ce qui vous a menée là où vous êtes maintenant.

J'ai su que vous disiez souvent que vous aviez couché avec le « *Prince W* », le fils du Kaiser. J'ai mes contacts en Allemagne et tous sont unanimes : vous n'êtes même pas arrivée à cent kilomètres du palais où il se trouvait pendant la guerre. Vous vous vantiez de connaître beaucoup de gens du Haut-Commissariat allemand ; vous le disiez à haute voix pour que tout le monde entende.

Ma chère Mata Hari, quel espion sain d'esprit irait déclarer de telles balivernes à l'ennemi ? Mais votre désir d'attirer l'attention, dans un moment où votre réputation était sur le déclin, n'a fait qu'empirer les choses. Quand vous étiez sur le banc des accusés, ce sont eux qui ont menti, mais je défendais une personne publiquement discréditée. La liste d'accusations mentionnée par le commissaire de la République est absolument pathétique, mêlant des vérités que vous avez racontées à des mensonges qu'ils ont décidé d'insérer par-ci par-là. J'ai été épouvanté quand ils m'ont envoyé ces éléments, au moment où vous avez enfin compris que vous étiez dans une situation difficile et décidé de m'engager.

Voici quelques-unes des accusations :

1. Zelle McLeod appartient au service secret allemand, où elle est connue sous la désignation de H21 *(fait)* ;
2. elle a été deux fois en France depuis le début des hostilités, très certainement guidée par ses mentors, de manière à acquérir des secrets pour l'ennemi. « *Vous étiez suivie jour et nuit par les hommes de Ladoux. Comment auriez-vous pu faire cela ?* » ;
3. durant votre second voyage, vous avez proposé votre aide aux services français quand, de fait, ainsi que cela a été démontré par la suite, ils partageaient tout avec l'espionnage allemand. « *Deux erreurs ici : vous avez téléphoné de La Haye pour convenir d'un rendez-vous ; cette rencontre a eu lieu avec Ladoux lors du premier voyage et absolument aucune preuve de secrets "partagés" avec les services allemands n'a été présentée* » ;
4. vous êtes revenue en Allemagne sous prétexte de récupérer les vêtements que vous y aviez laissés, mais vous êtes revenue sans rien et vous avez été arrêtée par les services britanniques, accusée d'espionnage. Vous avez répété qu'ils étaient entrés en contact avec l'inspecteur Ladoux, mais ce dernier a refusé de confirmer votre identité. Sans aucun argument ni preuve pour vous incriminer, vous avez été envoyée en Espagne et immédiatement nos hommes vous ont vue vous diriger vers le consulat allemand *(fait)* ;
5. sous prétexte de détenir des informations confidentielles, vous vous êtes présentée tout de suite au consulat de France à Madrid, disant que vous

aviez des nouvelles du débarquement de munitions pour les forces ennemies, qui était effectué à ce moment par des Turcs et des Allemands au Maroc. Comme nous connaissions déjà votre rôle d'agent double, nous avons décidé de ne mettre en danger aucun homme dans une mission dont tout indiquait que c'était un piège… (*? ? ?*)

Et ainsi de suite ; une série d'accusations délirantes qu'il ne vaut pas la peine d'énumérer, culminant avec le télégramme envoyé en clair – ou code déchiffré – de manière à tirer un trait pour toujours sur celle qui, ainsi que Cramer l'avoua plus tard à son interrogateur, avait été « *la pire espionne pour servir notre cause* ». Ladoux est allé jusqu'à affirmer que le nom H21 avait été inventé par vous, que votre vrai nom de guerre était H44 et que vous aviez suivi un entraînement à Anvers, Belgique, dans la célèbre école d'espions de Fräulein Doktor Schragmüller.

En temps de guerre, la première victime est la dignité humaine. Votre emprisonnement, comme je l'ai dit plus haut, servirait à montrer la capacité des militaires français et à détourner l'attention des gens focalisée sur les milliers de jeunes hommes qui tombaient sur le champ de bataille. En temps de paix, personne n'accepterait de tels délires comme preuves. En temps de guerre, c'était tout ce dont le juge avait besoin pour vous faire arrêter le lendemain.

Sœur Pauline, qui a été votre intermédiaire, s'efforce de me tenir au courant de tout ce qui se passe dans la prison. Une fois elle m'a raconté, rougissant un peu, qu'elle avait demandé à voir votre album de coupures de presse avec tout ce qui était sorti sur vous.

« C'est moi qui l'ai demandé. N'allez pas l'accuser de choquer une simple religieuse. »

Qui suis-je pour vous juger ? Mais depuis ce jour-là j'ai décidé d'avoir un album semblable vous concernant, même si je ne fais cela pour aucun autre client. Comme votre affaire intéresse la France entière, ce ne sont pas les nouvelles de la dangereuse espionne condamnée à mort qui manquent. Contrairement à Dreyfus, il n'y a aucune pétition ou manifestation populaire demandant que votre vie soit épargnée.

Mon album est ouvert à côté de moi, à la page où un journal donne une description détaillée de ce qui s'est passé le lendemain du jugement et je n'ai trouvé qu'une seule erreur dans l'article, concernant votre nationalité.

Ignorant que le Troisième Tribunal militaire jugeait son affaire à ce moment même – ou feignant de ne pas être préoccupée par ce qui arriverait, puisqu'elle se considérait comme une femme au-delà du bien et du mal, toujours informée des progrès des services français, l'espionne russe Mata Hari est allée au ministère des Affaires étrangères demander la permission de se rendre sur le front pour retrouver son amant, qui avait été gravement blessé aux yeux et, cependant, était obligé de se battre. Elle a donné comme localisation la ville de Verdun, un déguisement pour démontrer qu'elle ne savait absolument rien des activités sur le front oriental. On lui a fait savoir que les papiers en question n'étaient pas arrivés, mais que le ministre en personne s'en chargeait.

L'ordre d'arrestation a été donné juste à la fin du huis clos. Les détails de cette procédure seront connus du public dès que le procès sera terminé.

Le ministre de la Guerre avait déjà émis et envoyé le mandat d'arrêt trois jours avant au gouverneur militaire de Paris – dépêche 3455-SCR 10 –, mais il devait attendre que l'accusation soit formalisée avant que ce mandat puisse être exécuté.

Une équipe de cinq personnes, commandée par le commissaire de la République du Troisième Conseil de guerre, s'est dirigée immédiatement vers la chambre 131 de l'Élysée Palace Hôtel et ils ont trouvé la suspecte dans une robe de chambre en soie, encore en train de prendre son petit déjeuner. Quand on lui a demandé pourquoi, elle a rétorqué qu'elle avait dû se lever très tôt pour se rendre au ministère des Affaires étrangères et qu'elle mourait de faim.

Pendant qu'ils demandaient à l'accusée de s'habiller, ils ont retourné l'appartement et ont trouvé beaucoup d'affaires, en majorité des vêtements et des parures féminines. Il y avait aussi un permis pour se rendre à Vittel et un autre pour exercer un travail rémunéré sur le territoire français, daté du 13 décembre 1915.

Affirmant que tout cela n'était qu'un malentendu, elle a exigé qu'ils fassent une liste détaillée de ce qu'ils emportaient pour pouvoir leur faire un procès au cas où tout ne reviendrait pas dans sa chambre en parfait état.

Notre journal a eu seulement accès à ce qui s'est passé lors de sa rencontre avec le commissaire de la République du Troisième Conseil de guerre, Pierre

Bouchardon, par l'intermédiaire d'une source secrète qui habituellement nous fournissait des informations sur le sort de personnes infiltrées et, plus tard, démasquées. D'après cette source – qui nous a fourni la transcription complète – M. Bouchardon a posé devant elle les accusations qui pesaient au-dessus de sa tête et lui a demandé de les lire. Quand elle a terminé, il a demandé si elle désirait un avocat, ce qu'elle a refusé catégoriquement, répondant seulement :

« Mais je suis innocente ! On se moque de moi, je travaille pour les services secrets français, et seulement quand on me confie une mission, ce qui n'est pas arrivé très souvent. »

M. Bouchardon lui a demandé de signer un document que notre source a rédigé et elle l'a fait de bon gré. Elle était convaincue que ce soir-là encore elle retrouverait le couloir de son hôtel et irait immédiatement contacter son « immense » cercle d'amis, et qu'elle finirait par éclaircir les absurdités dont elle était accusée.

Dès qu'elle a signé la déclaration en question, l'espionne a été conduite directement à la prison Saint-Lazare, répétant constamment, au bord de l'hystérie : « Je suis innocente ! Je suis innocente ! » tandis que nous obtenions une entrevue exclusive avec le commissaire de la République.

« Ce n'est même pas une belle femme, comme tous l'affirment, a-t-il dit. Mais son manque total de scrupules, son absence complète de compassion, lui ont permis de manipuler et ruiner des hommes, dont l'un est allé jusqu'au suicide. La personne que j'ai eue devant moi était une espionne, de corps et d'âme. »

De là, notre équipe est allée jusqu'à Saint-Lazare, où d'autres journalistes parlaient déjà avec le directeur général de la prison. Il semblait partager l'opinion de Bouchardon, la nôtre aussi, selon laquelle la beauté de Mata Hari s'était évaporée avec le temps.

« Elle reste belle seulement sur ses photos, disait-il. La vie dissolue qu'elle a menée durant tout ce temps a donné à la personne qui est entrée aujourd'hui ici des cernes immenses, des cheveux qui commencent à se décolorer aux racines et un curieux comportement. Elle ne disait rien d'autre que "Je suis innocente !" toujours en criant, comme si elle était dans un de ces jours où une femme, à cause de sa nature, ne parvient plus à se contrôler. Je suis surpris du mauvais goût de certains de mes amis qui ont eu un contact intime avec elle. »

Le Dr Jules Socquet, qui a par ailleurs attesté qu'elle ne souffrait d'aucune sorte de maladie, n'avait pas de fièvre, que sa langue ne présentait pas de signes de problèmes d'estomac, que l'auscultation des poumons et du cœur n'avait montré aucun symptôme suspect, l'a libérée pour qu'elle soit placée dans une des

cellules de Saint-Lazare, non sans demander avant que les sœurs lui procurent un stock de serviettes hygiéniques puisque la prisonnière avait ses règles.

Et c'est alors, après de nombreux interrogatoires aux mains de celui que nous appelons le « Torquemada de Paris », que vous êtes entrée en contact avec moi et que je suis allé vous rendre visite à la prison Saint-Lazare. Mais il était déjà trop tard ; beaucoup de dépositions vous avaient déjà compromise aux yeux de celui qui, comme le savait la moitié de Paris, avait été trahi par sa propre épouse. Un homme dans cette situation, chère Mata Hari, est comme une bête féroce en sang qui cherche à tout prix la vengeance et non la justice.

En lisant vos dépositions avant mon arrivée, j'ai vu que vous vous étiez beaucoup plus attachée à montrer votre importance qu'à défendre votre innocence. Vous parliez d'amis puissants, de succès international, de théâtres bondés, alors que vous auriez dû faire exactement le contraire, montrer que vous étiez une victime, un bouc émissaire du capitaine Ladoux, qui vous avait utilisée dans sa bataille interne avec d'autres collègues pour assurer la direction générale du service de contre-espionnage.

Quand vous avez regagné votre cellule, d'après ce que m'a raconté sœur Pauline, vous pleuriez sans arrêt, vous passiez des nuits blanches, terrorisée par les rats qui infestaient cette infâme prison, utilisée de nos jours seulement pour briser les âmes de ceux qui se jugent forts – comme vous. Elle disait que tout cela allait finir par vous rendre folle avant le jugement. Plus d'une fois vous avez demandé à être internée, puisque vous étiez pratiquement soumise au régime cellulaire, sans contact avec personne et que l'hôpital de la prison, qui n'était pas d'un grand recours, vous permettrait au moins de parler à quelqu'un.

Cependant, vos accusateurs commençaient à désespérer, parce qu'ils n'avaient rien trouvé dans les objets qui vous appartenaient qui puisse vous incriminer ; le maximum qu'ils aient découvert était un sac en cuir contenant diverses cartes de visite. Bouchardon a fait interroger un par un ces messieurs respectables qui, pendant des années, avaient passé leur vie à implorer votre attention. Tous ont nié le moindre contact intime avec vous.

Les arguments du commissaire de la République, M. Mornet, frisaient le pathétique.

> « *Zelle est le genre de femme dangereuse que nous voyons de nos jours. La facilité avec laquelle elle s'exprime en plusieurs langues – spécialement en français –, ses nombreuses relations dans tous les*

domaines, sa manière subtile de s'insinuer dans des réseaux, son élégance, son intelligence notable, son immoralité, tout cela contribue à en faire une suspecte potentielle. »

Curieusement, même l'inspecteur Ladoux a fini par témoigner par écrit en votre faveur ; il n'avait absolument rien à montrer au « Torquemada de Paris ». Et il a complété :

« Il est évident qu'elle était au service de nos ennemis, mais il est nécessaire de le prouver et je n'ai rien avec moi pour confirmer cette affirmation. Si vous désirez des preuves indispensables pour l'interrogatoire, mieux vaut vous adresser au ministre de la Guerre, qui détient ces documents. Pour ma part, je suis convaincu que tous ses voyages et ses contacts avec de nombreux officiels sont déjà une preuve suffisante, même s'il n'y a rien par écrit et que ce n'est pas un type d'argumentation admise dans les tribunaux de guerre. »

Je suis tellement fatigué que j'ai eu un moment de confusion mentale ; j'essaie de me persuader que je suis en train de vous écrire cette lettre, que je vous la remettrai et que nous passerons encore du temps ensemble. Nous pourrions regarder vers le passé, avec nos blessures cicatrisées et, qui sait, effacer tout cela de notre mémoire ? Mais, en réalité, j'écris pour moi, pour me convaincre que j'ai fait tout mon possible. D'abord en essayant de vous faire sortir de Saint-Lazare ; après, en luttant pour vous sauver la vie et, enfin, en écrivant un livre racontant l'injustice dont vous avez été victime, condamnée parce que vous êtes une femme, et qui plus est une femme libre, condamnée parce que vous vous êtes dénudée en public et avez eu des relations avec des hommes dont la réputation devait être défendue à tout prix. Cela ne serait possible que si vous disparaissiez pour toujours de France ou du monde. Il ne sert à rien de rester ici à décrire les lettres et les motions que j'ai envoyées à Bouchardon, mes tentatives pour rencontrer le consul de Hollande, non plus que la liste des erreurs de Ladoux. Quand l'investigation a menacé de s'arrêter faute de preuves, il a informé le gouverneur militaire de Paris qu'il était en possession de plusieurs télégrammes allemands – sur un total de vingt et un documents – qui vous compromettaient jusqu'aux tréfonds de votre âme. Et que disaient ces télégrammes ? La vérité : que vous êtes allée voir Ladoux quand vous êtes arrivée à Paris, que vous avez été payée pour votre travail, que vous avez exigé plus d'argent, que vous aviez des amants dans les hautes sphères, mais RIEN, absolument rien qui contienne la moindre information confidentielle sur votre travail ou le mouvement de nos troupes.

Malheureusement je n'ai pas pu assister à toutes vos conversations avec Bouchardon, parce que la criminelle « loi de sûreté nationale » avait été promulguée et, dans de nombreuses séances, les avocats de la défense n'étaient pas admis. Une aberration juridique justifiée au nom de la « sécurité de la patrie ». Mais j'avais des amis dans les échelons supérieurs et j'ai su que vous aviez questionné sévèrement le capitaine Ladoux, disant que vous aviez cru à sa sincérité quand il vous avait offert de l'argent pour travailler comme agent double et pour espionner en faveur de la France. À ce moment, les Allemands savaient exactement ce qui vous arriverait, et ils savaient aussi que tout ce qu'ils

pouvaient faire était de vous compromettre encore davantage. Mais, contrairement à ce qui se passait dans notre pays, ils avaient déjà oublié l'agent H21 et ils étaient concentrés sur l'arrêt de l'offensive alliée avec ce qui compte vraiment : des hommes, du gaz moutarde et de la poudre.

Je connais la réputation de la prison où j'irai vous rendre visite pour la dernière fois ce matin. Une ancienne léproserie, puis hospice transformé en lieu de détention et d'exécution pendant la Révolution française. L'hygiène est pratiquement inexistante, les cellules ne sont pas ventilées, les maladies se propagent à travers l'air fétide et stagnant. Elle est essentiellement occupée par des prostituées et des gens que leur famille, grâce à des contacts, veut éloigner de la société. Elle sert aussi d'étude pour des médecins qui s'intéressent au comportement humain, bien que ces derniers aient déjà critiqué le lieu :

> *« Ces jeunes filles sont d'un grand intérêt pour la médecine et pour les moralistes – petites créatures sans défense qui, à cause de querelles d'héritiers, sont envoyées ici à l'âge de sept ou huit ans, sous prétexte de "correction paternelle", passant leur enfance au milieu de la corruption, de la prostitution et des maladies, jusqu'à ce que, libérées à dix-huit, vingt ans, elles n'aient plus envie de vivre ou de retourner chez elles. »*

L'une de vos compagnes de cellule est ici car elle lutte pour « les droits des femmes », comme on dit. Mais elle est aussi accusée, et c'est pire, d'être une « pacifiste », une « défaitiste » et une « antipatriote ».

Les accusations contre Hélène Brion, cette prisonnière, sont très proches de celles qui vous concernent : recevoir de l'argent de l'Allemagne, correspondre avec des soldats et fabricants de munitions, prendre la tête de syndicats, avoir le contrôle de travailleurs et publier des journaux clandestins affirmant que les femmes ont les mêmes droits que les hommes.

Le destin d'Hélène sera, probablement, pareil au vôtre, bien que j'aie des doutes, parce qu'elle est de nationalité française, a des amis journalistes influents et ne s'est pas servie de la séduction, l'arme la plus condamnée par tous les moralistes qui en ce moment font tout pour que vous habitiez l'Enfer de Dante. Mme Brion s'habille en homme et elle en est fière. En outre, elle a été jugée pour trahison par le Premier Conseil de guerre, connu pour avoir un plus grand sens de la justice que celui du tribunal sous l'autorité de Bouchardon.

Je me suis endormi sans m'en rendre compte. Je viens de regarder la pendule et il ne me reste que trois heures avant de me rendre dans cette prison maudite, pour notre dernière rencontre. Impossible de dire tout ce qui s'est passé depuis que vous m'avez engagé contre votre volonté. Vous pensiez que l'innocence suffirait à vous délivrer des filets d'un système juridique dont nous sommes toujours fiers, mais qui en ces temps de guerre est devenu une aberration.

Je suis allé jusqu'à la fenêtre. La ville est endormie, sauf pour quelques groupes de soldats venus de toute la France, qui passent en chantant en direction de la gare d'Austerlitz, ignorant le sort qui les attend. Les rumeurs ne laissent de répit à personne. Ce matin on disait que nous avions repoussé les Allemands hors de Verdun ; l'après-midi un journal alarmiste a dit que des bataillons turcs débarquaient en Belgique et continuaient en direction de Strasbourg, d'où viendra l'attaque finale. Nous passons de l'euphorie au désespoir plusieurs fois par jour. Impossible de raconter tout ce qui s'est passé depuis le 13 février, quand vous avez été arrêtée, jusqu'aujourd'hui, quand vous affronterez le peloton d'exécution. Nous laisserons le temps rendre justice à mon travail. Un jour peut-être l'histoire vous rendra justice aussi, bien que j'en doute. Vous n'avez pas seulement été accusée – injustement – d'espionnage, vous avez osé défier certaines coutumes, ce qui est impardonnable.

Pourtant, une page suffirait pour résumer ce qui s'est passé : ils ont tenté de retracer l'origine de votre argent et cette enquête a immédiatement été placée sous le sceau du secret parce qu'ils sont arrivés à la conclusion que beaucoup d'hommes haut placés seraient compromis. Les anciens amants, sans aucune exception, ont tous nié vous connaître. Même le Russe dont vous étiez amoureuse, et pour lequel vous étiez prête à vous mettre en danger, est apparu au tribunal avec un œil encore bandé et a lu en langue française le texte de sa déposition, une lettre qui avait pour seul objectif de vous humilier en public. Les magasins où vous faisiez vos courses ont été mis sous surveillance et plusieurs journaux ont tenu à publier le montant de vos dettes, alors que vous n'aviez cessé d'expliquer qu'il s'agissait de cadeaux offerts par des « amis » qui s'étaient ravisés et n'avaient pas réglé leurs achats.

Les juges ont entendu de Bouchardon des phrases du genre : « *Dans la guerre*

des sexes, les hommes, aussi experts qu'ils soient dans de nombreux arts, sont toujours facilement vaincus. » Et il a réussi à faire entendre d'autres perles comme : « *Dans une guerre, le simple contact avec un citoyen d'un pays ennemi est déjà suspect et condamnable.* » J'ai écrit au consulat hollandais demandant que l'on m'envoie des vêtements qui avaient été laissés à La Haye, afin que vous puissiez vous présenter dignement devant le tribunal. Mais, à ma surprise, malgré des articles qui sortaient assez fréquemment dans les journaux de votre patrie, le gouvernement du royaume de Hollande n'a été averti du procès que le jour où il commençait. De toute manière, il n'aurait été d'aucune aide ; il craignait que cela n'affecte la « neutralité » du pays.

Quand je vous ai vue entrer dans le tribunal – le 24 juillet – les cheveux décoiffés, les vêtements décolorés, mais la tête droite et le pas ferme, comme si vous aviez accepté votre sort, refusant l'humiliation publique qu'ils voulaient vous imposer, vous aviez compris que la bataille était arrivée à son terme et qu'il ne vous restait qu'à partir avec dignité. Quelques jours avant, le général Pétain avait fait exécuter un grand nombre de soldats, accusés de trahison, parce qu'ils avaient refusé une attaque frontale contre les mitrailleuses allemandes. Les Français ont vu dans votre posture devant les juges une manière de défier les morts et…

Assez. Il n'avance à rien de réfléchir sur quelque chose qui, j'en suis certain, me poursuivra pour le restant de ma vie. Je déplorerai votre départ, je cacherai ma honte de m'être trompé, ou d'avoir pensé que la justice de guerre était la même qu'en temps de paix. Je porterai cette croix mais, pour tenter de soigner ma blessure, il me faut cesser de gratter l'endroit infecté.

Cependant, vos accusateurs porteront des croix beaucoup plus lourdes. Même si aujourd'hui ils rient et se félicitent, un jour viendra où toute cette farce sera démasquée. Et si cela n'arrive pas, ils savent au fond d'eux qu'ils ont condamné une innocente parce qu'ils avaient besoin de distraire le peuple, de même que notre révolution, avant d'apporter l'égalité, la fraternité et la liberté, a dû mettre la guillotine en place publique pour divertir avec du sang ceux auxquels le pain manquait encore. Ils ont tout mélangé, pensant qu'ils finiraient par trouver une solution, mais ils n'ont fait que créer une lourde chaîne d'acier indestructible, qu'ils devront traîner toute leur vie.

Il y a un mythe grec qui m'a toujours fasciné, et qui – je pense – résume votre histoire. Il était une fois une jolie princesse, admirée et crainte par tous parce qu'elle semblait trop indépendante. Son nom était Psyché. Désespéré qu'elle finisse vieille fille, son père fit appel au dieu Apollon qui décida de résoudre le problème : elle devait rester seule, en vêtement de deuil, au sommet d'une montagne. Avant le lever du jour, un serpent viendrait l'épouser. Étrange coïncidence que vous ayez, sur votre photo la plus célèbre, ce serpent sur la tête. Mais revenons au mythe : le père fit ce qu'Apollon avait demandé et au sommet de la montagne elle fut envoyée ; effrayée, glacée jusqu'aux os, elle finit par s'endormir, certaine qu'elle allait mourir.

Cependant, le lendemain, elle se réveilla dans un beau palais, transformée en reine. Toutes les nuits, son mari lui rendait visite, mais il exigeait qu'elle respecte une seule condition : lui faire totalement confiance et ne jamais voir son visage.

Au bout de quelques mois passés ensemble, elle était amoureuse de celui dont le nom était Éros. Elle adorait sa conversation, elle avait un immense plaisir à lui faire l'amour, et elle était traitée avec tout le respect qu'elle méritait. En même temps, elle redoutait d'être mariée avec un serpent horrible. Un jour, ne parvenant plus à refréner sa curiosité, elle attendit que son mari soit endormi,

souleva délicatement le drap et, à la lumière d'une bougie, elle put voir le visage d'un homme d'une incroyable beauté.

Mais la lumière le réveilla, et comprenant que sa femme n'avait pas respecté sa seule demande, Éros disparut.

Chaque fois que je me rappelle ce mythe, je me demande : pourrons-nous jamais voir le vrai visage de l'amour ? Et je comprends ce que les Grecs voulaient dire par là : l'amour est un acte de foi en une autre personne et son visage doit être toujours couvert par le mystère. Chaque moment doit être vécu avec sentiment et émotion parce que si nous nous employons à le déchiffrer et à le comprendre, la magie disparaît. Nous suivons ses chemins tortueux et lumineux, nous allons au plus haut des montagnes ou au plus profond des mers, mais nous avons confiance dans la main qui nous conduit. Si nous ne nous laissons pas effrayer, nous nous réveillerons toujours dans un palais ; si nous craignons les épreuves qui seront exigées par l'amour et refusons ses mystères nous n'obtiendrons plus rien.

Et je pense, mon adorée Mata Hari, que ce fut votre erreur. Après des années sur la montagne glacée, vous avez fini par refuser totalement de croire à l'amour et vous avez décidé d'en faire votre esclave. L'amour n'obéit à personne et trahit seulement ceux qui tentent de déchiffrer son mystère. Aujourd'hui vous êtes prisonnière du peuple français et dès que le soleil se lèvera, vous serez libre. Vos accusateurs auront besoin de plus de force encore, pour resserrer les chaînes mises à vos pieds. Les Grecs ont un mot plein de significations contradictoires : *metanoia*. Parfois, cela veut dire regret, contrition, confession des péchés, promesse de ne pas répéter ce que nous avons fait de mal.

D'autres fois, cela signifie aller au-delà de ce que nous savons, être face à l'inconnu, sans souvenir ni mémoire, sans comprendre de quoi sera fait le prochain pas. Nous sommes prisonniers de notre vie, de notre passé, des lois qui définissent le juste ou l'injuste, et, soudain, tout change. Nous marchons sans crainte dans les rues et nous saluons nos voisins, mais quelques instants après ce ne sont plus nos voisins, ils ont placé des clôtures et du barbelé de sorte que nous ne puissions plus voir les choses comme elles étaient avant. Ainsi en sera-t-il avec moi, avec les Allemands, mais surtout avec les hommes qui ont décidé de trouver plus facile de laisser mourir une innocente que de reconnaître leurs propres erreurs.

Il est regrettable que ce qui arrive aujourd'hui soit déjà arrivé hier, arrivera encore demain, et continuera à arriver jusqu'à la fin des temps, ou jusqu'à ce que l'homme découvre qu'il n'est pas seulement ce qu'il pense, mais qu'il est surtout

ce qu'il sent. Le corps se fatigue facilement, mais l'esprit est toujours libre et nous aidera à sortir, un jour, de cette ronde infernale d'erreurs qui se répètent à chaque génération. Bien que les pensées demeurent toujours les mêmes, il existe quelque chose de plus fort qu'elles, et cela s'appelle l'Amour.

Quand nous aimons réellement, nous connaissons mieux les autres et nous-mêmes. Nous n'avons plus besoin de mots, de documents, d'actes, de dépositions, d'accusations et de défenses. Nous avons seulement besoin de ce que dit l'Ecclésiaste :

> *« Au siège du jugement, là était la méchanceté, et au siège de la justice, là était la méchanceté. Dieu jugera le juste et le méchant, car il y a un temps pour chaque chose et pour chaque action. »*

Qu'il en soit ainsi. Que Dieu soit avec vous, mon aimée.

ÉPILOGUE

ÉDITION DE PARIS

Le Petit Parisien

10 Cent. LE PLUS FORT TIRAGE DES JOURNAUX DU MONDE ENTIER 10 Cent.

MARDI 16 OCTOBRE 1917

La garantie d'une paix durable est de faire payer l'Allemagne

M. MALVY MIS HORS DE CAUSE

L'espionne Mata-Hari a été fusillée hier matin à Vincennes

Après le récent débat sur la politique extérieure

LE GÉNÉRAL ALBY nommé major général de l'armée

SOFIA

Le 19 octobre, quatre jours après l'exécution de Mata Hari, son principal délateur, l'inspecteur Ladoux, fut accusé d'avoir espionné pour les Allemands et incarcéré. Bien que clamant son innocence, il fut questionné avec insistance par les services français de contre-espionnage, même si la censure gouvernementale – légalisée durant la période du conflit – avait empêché que le fait ne transpire dans les journaux. Il affirma dans sa défense que les informations avaient été établies par l'ennemi :

« Ce n'est pas ma faute si mon travail a fini par m'exposer à toute sorte d'intrigues, tandis que les Allemands collectaient des renseignements capitaux pour l'invasion du pays. »

En 1919, un an après la fin de la guerre, Ladoux fut libéré, mais sa réputation d'agent double le suivit jusqu'à la tombe.

Le corps de Mata Hari fut enterré dans une fosse commune, jamais localisée. Selon l'usage de l'époque, sa tête fut tranchée et livrée aux représentants du gouvernement. Pendant des années, elle fut conservée au musée de l'Anatomie, rue des Saints-Pères, à Paris, puis, on ne sait pas exactement à quelle date, elle disparut de l'institution. Les responsables n'en ont signalé l'absence qu'en 2000, bien que l'on pense que la tête de Mata Hari ait été volée longtemps avant.

En 1947, le commissaire de la République André Mornet, alors dénoncé publiquement comme un des juristes qui fonda les procédures pour retirer les « naturalisations précipitées » des Juifs en 1940, et grand responsable de la condamnation à mort de celle qui affirmait être « *la Salomé des temps modernes, dont le seul objectif est de livrer aux Allemands la tête de nos soldats* », confia au journaliste et écrivain Paul Guimard que toute la procédure avait été basée sur des déductions, des extrapolations et des suppositions, concluant par la phrase :

> *« Entre nous, la preuve que nous avions était tellement insuffisante qu'elle n'aurait même pas servi à fouetter un chat. »*

143727

Reply should be addressed to H.M. Inspector under the Aliens Act, Home Office, London, S.W., and the following reference quoted:—

HOME OFFICE.

W.O. 1,101

SECRET
140,193/M.I.5.E.

15th December 1916.

To the Aliens Officer.

Z E L L E, Margaretha Geertruida

Dutch actress, professionally known as MATA HARI.

The mistress of Baron E. VAN DER CAPELLAN, a Colonel in a Dutch Hussar Regiment. At the outbreak of war left Milan, where she was engaged at the Scala Theatre, and travelled through Switzerland and Germany to Holland. She has since that time lived at Amsterdam and the Hague. She was taken off at Falmouth from a ship that put in there recently and has now been sent on from Liverpool to Spain by s.s. "Araguaga", sailing December 1st.

Height 5'5", build medium, stout, hair black, face oval, complexion olive, forehead low, eyes grey-brown, eyebrows dark, nose straight, mouth small, teeth good, chin pointed, hands well kept, feet small, age 39.

Speaks French, English, Italian, Dutch, and probably German. Handsome bold type of woman. Well dressed.

If she arrives in the United Kingdom she should be detained and a report sent to this office.

Former circulars 61207/M.O.5.E. of 9th December, 1915 and 74194/M.I.5.E. of 22nd. February, 1916 to be cancelled.

W. HALDANE PORTER.

H.M. Inspector under the Aliens Act.

Copies sent to Aliens Officers at "Approved Ports" four Permit Offices, Bureau de Controle, New Scotland Yard and War Office (M.I. 5(e)).

Bien que mon roman s'inspire d'événements réels de la vie de Mata Hari, j'ai été obligé d'inventer certains dialogues, de fusionner certaines scènes, d'altérer l'ordre de quelques rares événements et d'éliminer tout ce que je jugeais ne pas être important pour la narration.

Pour qui désire mieux connaître l'histoire de Mata Hari, je recommande l'excellent livre de Pat Shipman, *Femme fatale : Love, Lies and the Unknown Life of Mata Hari* (Harper Collins, 2007) ; Philippe Collas, *Mata Hari, sa véritable histoire* (Plon, 2003) – Collas est l'arrière-petit-fils de Pierre Bouchardon, un des personnages du livre, et il a eu accès à un matériel complètement inédit ; Frédéric Guelton, « Le dossier Mata Hari », *Revue historique des armées*, n° 247 (2007) ; Russel Warren Howe, « Mournful fate of Mata Hari ; the spy who wasn't guilty », Smithsonian Institution, ref. 4224553 – entre autres articles que j'ai utilisés pour la recherche. Les premières pages du roman s'appuient sur des articles de journaux écrits par Henry G. Wales pour l'agence de presse américaine *International News Service* le 18 octobre 1917 et en reprennent textuellement certains extraits et informations.

Le *dossier Mata Hari*, écrit par les services secrets britanniques, a été rendu public en 1999, et on peut y accéder sur ma page web dans son intégralité, ou l'acheter directement aux « National Archives » du Royaume-Uni, référence KV.2.1

Je veux remercier mon avocat, Me Shelby Du Pasquier, et ses associés, pour leurs éclaircissements importants sur le jugement ; Anna von Planta, mon éditrice suisse-allemande, pour la rigoureuse révision historique – bien que nous devions prendre en compte que le personnage principal ait une tendance à inventer les faits ; Annie Kougioum, amie et écrivaine grecque, pour son aide dans les dialogues et le montage de l'histoire.

Ce livre est dédié à J.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

p. 11 : Exécution, collection particulière
p. 19 : Mariage, collection particulière
p. 59 : Portrait en costume par Reutlinger 6993 © BnF
p. 141 : Portrait police Mata Hari © ADOC Photos
p. 179 : Le Petit Parisien, collection particulière
p. 183 : Fiche du ministère britannique de l'Intérieur © The National Archives of the UK, ref. KV2/1

TABLE

Prologue
PREMIÈRE PARTIE
DEUXIÈME PARTIE
TROISIÈME PARTIE
Appendice
Crédits photographiques

F l a m m a r i o n

Table of Contents

Identité

Copyright

Présentation

Du même auteur

L'Espionne

Dédicace

Exergue

Prologue

Première Partie

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Deuxième partie

- Chapitre 1
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5
- Chapitre 6
- Chapitre 7
- Chapitre 8
- Chapitre 9
- Chapitre 10
- Chapitre 11
- Chapitre 12

Troisième partie

- Chapitre 1
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5
- Chapitre 6

Chapitre 7

Appendice

Crédits photographiques
Table